

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

JE NE SAURAI PAS RECONNAÎTRE SES MAINS

SUIVI DE

POUR TOUT DIRE JE CHERCHE À SAVOIR SI LA PEUR DES AUTRES  
RESSEMBLE À LA MIENNE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

LAURENCE ÉLÉMENT-JOMPHE

OCTOBRE 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je remercie le figuier pour avoir failli mourir trop de fois pour une seule vie, les rivières pour m'avoir tenue; Olive et Marguerite pour le devoir qu'elles se font de me réveiller chaque matin.

Je remercie Sarah pour l'amitié, la clairvoyance, la patience, le souffle (les livres prêtés, les matins bleus, les emportements, les mille lectures); pour la franchise, surtout. Ce mémoire est traversé de sa voix.

Je remercie Noémie pour ne m'avoir jamais jamais brusquée, pour avoir tourné autour avec moi, autant de fois qu'il en aura fallu pour que j'arrive enfin à dire la peur qui me coinçait, et qu'elle avait devinée au premier jour.

Prune, Laura, Anaïs, Roxanne, Andy : vous êtes celles par qui j'apprends à parler. Je mesure toute la chance que j'ai de vous savoir proches.

Je remercie Nicolas pour l'amour grandiose et les bras qui me soulèvent, pour la permission accordée à toutes les inquiétudes et pour les joies de peu de choses. Je ne savais pas avant qu'un cœur pouvait être aussi vaste. Cette maison que l'on est déjà à construire a le don de grandir avec nous : j'ai hâte à ce qu'elle deviendra.

En regardant au ciel, je remercie Lori Saint-Martin, pour tout l'espace et le temps long dont j'ai eu besoin, et pour avoir commencé un trimestre en affirmant qu'elle choisirait le féminin pluriel pour s'adresser à la classe. Ça a été, pour moi, une première permission. J'ai commencé à croire en la légitimité de ma parole en suivant son exemple. Quelques jours après sa mort, le figuier a fait un bourgeon.

Enfin, je remercie Catherine Cyr de m'avoir recueillie, et d'avoir amené, doucement, ce projet à sa dernière ligne.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
RÉSUMÉ.....	iv
JE NE SAURAI PAS RECONNAÎTRE SES MAINS.....	1
les solitudes ordinaires ont en commun avec les ronces de faire des racines à toute épreuve.....	4
les chats qui déguerpissent au moindre bruit ne sont pas tous des fous.....	18
en octobre des fleurs pousseront encore.....	29
la folie est une chose qui se mesure à peu près.....	39
pour apprivoiser la bête il faudra d’abord l’apprendre.....	46
il est des choses que l’on partage et qui pourtant nous esseulent terriblement.....	57
on peut tout savoir par les mains.....	67
en nous réveillant chaque matin nous faisons preuve de courage.....	76
le vent qui est bon est le même qui arrache.....	88
EMPRUNTS.....	95
POUR TOUT DIRE JE CHERCHE À SAVOIR SI LA PEUR DES AUTRES RESSEMBLE À LA MIENNE.....	97
il n’est pas un matin qui passe sans que j’enfile cette robe vieille et dans laquelle je me prends les pieds.....	99
il aura fallu disparaître mille fois pour enfin reconnaître ce qui s’efface.....	110
parler est souvent faillir.....	115
dans la paume de ma main j’ai dessiné une maison vide et des fenêtres ouvertes.....	118
toutes les prières du monde ne nous promettent pas d’être jamais exaucées.....	128
par précaution et parce qu’il le fallait nous avons décidé d’incarner la bête.....	136
peu nombreuses sont celles qui nagent sans craindre la profondeur.....	142
ANNEXE.....	147
BIBLIOGRAPHIE.....	148

## RÉSUMÉ

La première partie de ce mémoire prend la forme d'un assemblage de poèmes en prose qui, portés par une voix qui cherche à fuir en même temps qu'elle s'efforce de ne plus disparaître, donnent à un corps de s'essayer à parler. Cette voix est prise de peur et étouffée par la honte, mais elle refuse de mourir encore. C'est dans cet écart entre l'effacement et la présence que les poèmes ont lieu. À mesure qu'une parole se déploie, une filiation se dessine : l'habitude de certains gestes se transmet de mère en fille. La peur d'être trop est une peur apprise. Or, lentement et à force de circonvolutions, quelque chose est à se dénouer. Une maison nouvelle s'offre d'accueillir ce corps en souffrance et d'autres qui lui ressemblent —et de les contenir. Le récit des poèmes est celui d'un ralliement au vivant et d'un désapprentissage de la honte comme une faute à expier.

Continuellement exposés à la violence, les corps des femmes, tels qu'ils existent dans les sociétés patriarcales et capitalistes, font de la honte une manière d'exister. La vigilance à laquelle nous sommes forcées fait obstacle à notre parole : tout concourt à nous faire croire que nous ne sommes aimables qu'à condition que nous soyons petites, que nous ne serons aimées que si nous nous rangeons. Nous nous obligeons à la discrétion, à la douceur, à la tempérance; nous savons que l'on nous espère dociles, que l'on nous préfère jolies. La honte est donnée à nos corps; elle les recouvre, comme pour les protéger. L'essai réflexif qui constitue la seconde partie de ce mémoire propose, à partir d'une posture phénoménologique féministe et à travers un système de résonances textuelles, de concevoir l'écriture comme une façon de prendre soin de cette honte apprise par coeur, et dont nos corps se sont épris. Que nous ayons tenté par tous les moyens de nous en défaire ne nous a pas délestées d'elle —voici que nous nous résolvons à l'écouter. L'écriture ouvre un passage pour la honte : elle permet aux corps qui la traînent d'exister avec elle, aux voix qu'ils contiennent de poindre enfin. Nous apprenons à parler. Nous ne disparaissions pas.

**MOTS-CLÉS :** HONTE, CORPS, ANOREXIE, FILIATION, PAROLE, VOIX, FÉMINISME, PHÉNOMÉNOLOGIE FÉMINISTE, SOIN, ÉCOUTE, PRIÈRE.

JE NE SAURAI PAS RECONNAÎTRE SES MAINS

*à ma mère, qui m'a donné son nom et tout ce  
qu'elle a pu; et tout ce qu'elle peut.*

*regardez donc comme je suis vivante  
peut-être est-il inconvenant  
ce corps que je garde  
après être passée à travers*

CHLOÉ SAVOIE-BERNARD, *SAINTE CHLOÉ*  
*DE L'AMOUR*

**les solitudes ordinaires ont en commun avec les ronces de faire des racines à toute épreuve**

les douleurs au dos de s'être assise mal, la sueur, les poils, la corne sous les pieds, les ongles sales qu'on n'a pas remarqués avant de sortir, les pleurs dans les lieux publics, les bas humides, les taches de dentifrice sur le chandail, les fautes d'orthographe dans les textes qui comptent, les mots qui ne viennent pas quand enfin on nous écoute, les livres que l'on fait semblant d'avoir lus en entier, la poussière lorsque quelqu'un la pointe, le ventre gonflé, les mains gercées d'avoir fait trop de vaisselle, les yeux grands des bébés que l'on croise et qui nous observent, l'instant de panique lorsqu'on perd pied ou que le courant nous emporte, la mauvaise haleine, la nausée, les chaleurs poisseuses, les manières que l'on a de consoler et en lesquelles on ne se donne plus la peine de croire, la peur des maladies, la peur des chiens, la peur des hommes, les cailloux dans les souliers, les reniflements et les quintes de toux qui font de l'écho dans les salles de classe, le papier sur lequel on s'allonge à la clinique, le manque d'amour et toutes les choses qui ne se disent pas, les secrets que l'on porte obligée, les gâteaux dévorés devant la porte du réfrigérateur encore ouverte, les collations en pleine nuit, les miettes dans les draps, le strabisme et les lunettes sales, les échecs, les fins de mois, l'odeur des serviettes mouillées.

partout où je m'assois j'enlève d'abord mes chaussures ne les remets que lorsqu'il est temps de partir. dans les maisons les cafés les cinémas les couloirs de l'école je marche sans faire de bruit. j'aime que l'on ne m'entende pas. une fois où je me suis sentie prise là où je ne voulais plus être je me suis sauvée sans penser à mes bas de coton que le trottoir allait salir. je n'ai jamais récupéré les chaussures que je portais ce soir-là.

dehors la lumière est comme aplatie. j'ai fait une très longue sieste. blottie sous les draps et contre ma jambe la chatte qui dort ici prend une grande respiration. son ventre se remplit puis son corps se détend son cou ramollit. je fais pareil. sur le mur des ombres dansent et au plafond les fissures s'aggravent. mon estomac grogne. certains jours je voudrais simplement suffire. ce serait un début.

les cauchemars, la jalousie, les deuils et le temps qu'ils prennent à faire leur chemin, les cuisses qui frottent l'une contre l'autre, les promesses des crèmes anti-âge, les rides nouvelles, les photos sur lesquelles on ne se reconnaît plus et celles sur lesquelles on a refusé d'apparaître, les sourires forcés, les mains moites, les migraines, la main d'un inconnu qui nous touche la hanche pour que l'on bouge, les compliments qu'on espère, les somnifères, les laxatifs, les cicatrices, les glaçons qu'on avale pour oublier la faim, les objets qui nous portent chance, les excuses qui ne viennent pas, les cheveux qui tombent, la résilience qui dissimule le manque de courage.

j'ai voulu être regardée et qu'on me voit à travers. j'ai espéré que mes clavicules parlent à ma place. mes mains se sont couvertes de crevasses et avec elles mes paupières et le creux de mes coudes. j'ai voulu m'émietter jusqu'à devenir farine d'os engrais pour les plantes compost sec et sans couleur. j'ai lu quelque part qu'on appelle lichénification le processus par lequel la peau s'épaissit à force d'être grattée : je compte parmi les choses qui se fossilisent.

je me suis crue capable de déterrer le sternum les côtes les phalanges de faire saillir les vertèbres se dessiner les mâchoires. pour déguiser la honte j'ai trouvé des verbes qui tournaient autour. j'ai dit — éplucher rapetisser rétrécir me suis gardée de décrire les craquements des hanches au réveil la brûlure le long de l'oesophage la tête qui tourne au moindre effort les coups de froid qui encore me prennent. je n'ai osé dire à personne que cette volonté que je montre n'est pas la mienne. lorsque j'entends le mot maigrir je frémis.

les malaises que l'on feint et ceux que l'on ignore, la proximité des corps dans le métro, les frissons, les tremblements, les mensonges dont on ne sait pas se déprendre, les démangeaisons, les carcasses des animaux sur l'accotement, les émerveillements qu'on ne sait pas décrire, les vêtements desquels on déborde, le bruit de la machine à laver, le vertige et les heures passées à regarder le plafond, le désir d'être avec et l'habitude de s'en aller, la différence entre cacher et omettre.

je n'arrive plus à tolérer la faim qui m'entame. je n'arrive plus à écrire ni à marcher ni à dormir avec elle. attendre ne me suffit plus. je cherche la sortie je m'affaire en écrivant à pratiquer des ouvertures.

je n'ai rien fait aujourd'hui pour arrêter de mourir. ma robe le sait.  
ma gorge aussi. il me faut sans cesse recommencer. je lis que parler  
doit être quitter son abri que la parole peut devenir refus que le  
refus alors devient un mouvement. je ne veux pas faire trop de bruit  
mais je refuse de m'effacer encore.

j'ai compris petite qu'il me fallait mesurer ma voix et peser mes mots que parler était dérangeant et déplacé que toute chose n'était pas recevable. je parlais trop et trop fort et à l'école mes enseignant·e·s en étaient exaspéré·e·s. on m'a répété qu'il fallait attendre et faire le tri se faire entendre mais se méfier qu'il ne fallait ni insister ni s'emporter. j'ai trouvé que parler n'était pas donné et dire est devenu effrayant. j'ai cherché des endroits où me terrer.

*hier il y avait l'eau froide qui embrasse les îles. j'y ai mis les  
orteils puis le corps tout entier. c'était la première fois que je  
faisais l'expérience aussi claire de ma peau. il est des jours où mon  
corps me contient sans qu'il ne m'enferme. quel soulagement,  
n'être pas traversée.*

l'écriture recouvre-t-elle le silence y a-t-il de la musique des grincements des soupirs de quoi l'air est-il rempli avale-t-on la poussière la lumière les acariens les inquiétudes doit-on tout recracher les tapis suffisent-il à étouffer l'écho de quoi les murs imaginaires sont-ils faits qu'arrive-t-il à la gorge lorsqu'on s'essouffle aux chevilles lorsqu'on trébuche aux hommes lorsqu'on se tait est-il donné de faire un voeu lorsqu'on en est à perdre son dernier cil la présence est-elle une discipline la fuite est-elle une permission la peau sert-elle de clôture de quoi faut-il se protéger.

un jour quelqu'un m'a dit que j'étais une personne secrète. je n'ai pas compris tout de suite je me suis débattue. j'ai mis longtemps à voir que je me cachais.

je dis que je ne connais pas la faim qu'une bouffée d'air me suffit que je ne remarque pas combien je rapetisse que je ne fais pas exprès. je ne dis pas les jointures qui geignent sous la peau les genoux qui flanchent la crainte de devenir chiffon. je mens je dis sans sourciller que je tiens ensemble. je touche mes côtes mes coudes mes poignets pour vérifier. mes jambes cèdent sous le poids de ma tête et je n'espère plus rien de peur de ne pas pouvoir tenir. je raconte que je suis tombée en dansant. il y a des mois que je ne me regarde que de côté.

**les chats qui déguerpissent au moindre bruit ne sont pas tous des fous**

y a-t-il des cuillères plus petites que celles pour le thé des solitudes cachées dans les tiroirs d'ustensiles la folie est-elle une excuse le plafond s'abaisse-t-il à mesure que l'on se replie y a-t-il une manivelle faut-il des punitions pour chaque désir pâlir jusqu'à la transparence rester sur ses gardes dire merci et à demain est-il possible de tenir en équilibre sur rien quels risques encourt-on à marcher sur des oeufs.

je creuse la terre du bout des doigts puis à pleines mains. délicatement je tire le figuier de son pot d'argile pour plonger ses racines dans l'eau fraîche. je les découvre les nettoie les démêle puis les rhabille de terre nouvelle. c'est une tentative de guérir ce qui les ronge. chaque mardi pendant que le thé infuse j'abreuve les plantes une à une et en silence. c'est un rituel. j'apprends qu'il faut couper les feuilles sèches pour que ce qui reste vive mieux. depuis quelques semaines le figuier ne meurt plus.

ma mère dit que nous nous débrouillons toutes seules que nous n'avons besoin de personne. à force sa solitude est devenue la nôtre. ce n'est pas quelque chose dont on puisse parler. je ne connais ni ses maux ni ses tentatives d'échapper au manège des choses sociales. je ne connais pas les souvenirs qui la taraudent ni les mensonges qu'elle regrette ni d'ailleurs ceux qu'elle se raconte en sachant qu'ils en sont. je ne sais rien de son sommeil. je ne sais pas ce qui l'enferme. je sais d'elle l'âge qu'elle a et la couleur de ses yeux et les détours qu'elle prend pour continuer à s'effacer. elle laisse mourir les plantes mais elle nourrit les oiseaux pour amuser le chat qui passe ses journées à la fenêtre.

il est des gestes que le corps répète et qu'il apprend par coeur et à mesure : croiser les jambes, mouler les cheveux, rentrer le ventre, regarder ailleurs. je connais de ma mère la taille de ses chaussures et l'habitude qu'elle a de se peser chaque matin.

nous échangeons des banalités partageons des malaises et des rires  
ne nous laissons pas de ne pas même essayer de nous comprendre. à  
parler de choses et d'autres nous nous multiplions. c'est en imitant  
ma mère que j'ai appris à parler et à disparaître en même temps.  
c'est dire combien la honte s'accroche à nos chevilles.

*je recueille l'eau de pluie dans des fioles que j'aligne sur le rebord des fenêtres. je lis qu'en infusion avec des branches de genévrier cueillies la veille elle me portera chance. je n'ai jamais su prier je veux croire en quelque chose.*

les voix graves, la fumée, les accidents, les corps qui dansent, les ratages et les débordements, la fatigue, les cris, le sucre, les blancs de mémoire, la poussière, la grammaire, les mots qu'il est défendu de prononcer, les fêlures, les entorses, les miroirs, les portes closes, les amours faciles et les promesses qui suivent de trop près les excuses, mes jambes comme des échasses, les hommes qui jurent de ne plus jamais crier, les questions posées avec insistance et celles qui se cachent derrière des platitudes, les reproches et les requêtes, les bras assez forts pour étouffer, essayer et dire et tout ce qui surgit.

je me méfie même des eaux calmes et le verbe engouffrer me terrifie. ma mère m'a dit cent fois qu'il fallait savoir que celles qui parlent moins ont compris quelque chose qui nous échappe et qu'il fallait se méfier d'elles aussi.

j'ai voulu qu'elle s'émeuve de mes poignets grêles de mon corps  
aviaire de ma voix éteinte. j'ai souhaité qu'elle me contienne. j'ai  
honte même de l'écrire : j'ai voulu que ma mère s'inquiète. je ne  
sais pas si j'en veux à mon ventre de n'avoir pas crié plus fort.  
il y a des mois que je ne saigne plus.

les promesses déçues sont-elles les emblèmes de la honte la retenue la pudeur la culpabilité en sont-elles les manifestations a-t-elle lieu seulement dans l'immobilité peut-on espérer y échapper la parole ouvre-t-elle la voie au désir est-elle l'antithèse de l'absence y a-t-il manque s'il n'y a pas désir est-il possible de découper la folie en morceaux les solitudes se récoltent-t-elle comme des bleuets après le feu l'attente n'est-elle pas une scène plutôt qu'une salle y a-t-il un rideau.

j'ai appris que mon corps commandait la retenue que mes seins mon ventre mes hanches étaient des débordements que mes chuchotements étaient suspects que mes élans étaient dangereux. j'ai compris qu'on ne m'écouterait pas. j'ai épuisé les heures à découper la nourriture à mesurer le lait compter les framboises peser l'avoine et les amandes me suis convaincue qu'il valait mieux disparaître que de ne plus être regardée. avant d'aller dormir j'ai avalé des pilules qui allaient me laver. au réveil il me semblait déjà voir poindre les os. j'étais honteuse et fière. j'ai recommencé.

**en octobre des fleurs pousseront encore**

la chair de poule, les odeurs qui rappellent à la panique, l'inquiétude qui reste après les cauchemars, les violences qui nous sont passées dessus, le désir et la peur et ce qui les retient ensemble, les battements du coeur qui s'entendent dans le dos, la certitude d'être née sans diaphragme (le corps plié en deux les doigts qui s'enfoncent sous les côtes et qui ne trouvent rien), tout le mal du monde à respirer, les spasmes qui ne s'expliquent pas, les fantômes que l'on traîne et ceux auxquels on tient, le vide laissé par les mortes, la peau râpeuse et qui est la mesure de la gravité des insomnies.

les talons se soulèvent le dos se courbe une cavité se dessine. les épaules touchent presque aux oreilles les genoux fléchissent. ils ne flanchent pas. le ventre se dépose sur les cuisses le menton sur la poitrine les doigts sur les lattes du plancher. le corps est replié sur lui-même. une minute passe. lorsqu'on me commande de bouger je fige. je ne cours pas ne touche à rien si je suis observée ne fais pas de grimace ne glisse pas sur les rampes des escaliers ne patine pas n'attrape pas les ballons ne les lance pas non plus. je ne sais pas danser. entre les quatre murs de ma chambre je m'exerce au mouvement. je mime la cueillette et ce qui se décompose. il est des gestes que le corps invente.

comme s'il n'y avait rien à cacher toutes les portes de la maison restent grandes ouvertes. celle qui mène au-dehors est verrouillée de l'intérieur. enfant j'aurais voulu que personne d'autre que ma mère et moi n'entre jamais. je l'ai écoutée parler de nos chevilles petites n'ai pas su si elle voulait dire qu'elles nous reliaient nous faisaient égales nous rendaient fragiles. j'ai acquiescé quand elle a parlé de celles à qui il était donné de manger sans que le corps élargisse. elle a dit souvent qu'il nous fallait faire attention.

sortie de cette maison je fais la rencontre d'autres femmes déplumées. nous collectionnons brindilles cailloux goémon faisons de notre demeure une mangeoire un hôpital un vivarium une chapelle le sommet d'une montagne. nous disons nous. c'est une clameur. nous faisons de nos corps aériens un chœur de plusieurs têtes de plusieurs gorges remettons le silence à plus tard réapprenons à avoir hâte à demain. il est des gestes que le corps transforme.

nous suspendons à des crochets des fleurs que nous mettons à sécher macérons millepertuis lavande soucis griffonnons dans des cahiers ce que nous n'arrivons pas à dire. nous nous racontons peu à peu d'où nous sommes arrivées. nous nous sommes reconnues aux reliefs de nos colonnes vertébrales.

je me suis levée au milieu de la nuit me suis préparé des céréales des fraises saupoudrées de sucre des tranches de pain tartinées de confiture et de beurre d'arachides. au réveil je me suis juré de faire mieux n'ai rien mangé jusqu'au soir me suis accoutumée au grondement de mon estomac. à la fin du jour j'ai détaché un à un les boutons de ma robe poussé mes collants jusqu'aux chevilles défait mon soutien-gorge. complètement nue j'ai posé les pieds sur la balance. j'ai cherché à connaître le poids exact de l'air dans les poumons de l'eau dans le ventre de la peau sur le squelette. encore j'ai avalé des pilules qui allaient me laver.

nous avons appris à falloir c'est-à-dire à manquer c'est-à-dire à devoir c'est-à-dire à convenir avons couvert les épaules serré les genoux maquillé les lèvres recourbé les cils étouffé les seins porté des bijoux à nos oreilles. nous avons adopté la peur nous sommes retournées même en plein jour pour nous assurer que nous n'étions pas suivies. nous avons compris que de dos nous étions vulnérables nous sommes habituées à changer de direction. ici nous nous assoyons par terre. nous avons retourné les miroirs.

dans le secret d'une pièce vide je chante doucement puis plus fort. je m'étonne de la vibration sous les os du souffle qui dure du son qui avance. la poitrine gonfle les côtes se dégagent une joie transparente me recouvre. des larmes montent à mes yeux le fil de ma voix se brise. rien n'éclate. dans un coin le basilic flétrit. je remarque ce qui se déploie : les mouvements qui accompagnent ma voix, une mélodie inégale, de l'espace autour du coeur, quelque chose d'une tranquillité. le bruit d'une porte qui s'ouvre et qui se referme me ramène à ce qui est dehors. je m'arrête. je fais comme si je n'étais pas là.

je lis que le diaphragme est le muscle qui permet d'inspirer et d'expirer et d'amplifier la voix qu'il se trouve au milieu du corps qu'il sépare la cavité thoracique de la cavité abdominale. j'apprends que le ventre est un lieu qui se creuse j'en fais une obsession.

*la tête amorce le mouvement le cou s'allonge la poitrine s'épanche.  
c'est tout un lieu qui s'ouvre entre les côtes. les omoplates se  
rencontrent le dos se cambre doucement. mon ventre est une bouée.  
je ne sais pas comment j'arrive à faire tenir ma tête ni comment je  
respire en même temps que j'avale de l'eau. je ne m'explique pas  
comment je flotte. mon corps sait avant moi.*

**la folie est une chose qui se mesure à peu près**

il arrive que nous injurions nos ventres que nous blâmions les gènes et le sel que nous nous détestions bruyamment que la peau nous étrangle. la balance nous donne la mesure de notre incapacité à ne pas vouloir : c'est parole d'évangile. nous avons fouillé nos corps dans l'espoir que les os poussent au-dehors sans qu'il faille les en extirper n'avons trouvé ni os ni coeur ni volonté. nous avons les mains sales mais le vent ne nous fait plus peur depuis qu'il nous passe à travers.

ensemble nous répétons que la honte est un drame de la transparence nous nous convainquons que la bête qui loge entre les côtes ne nous a pas asservies. nous ne disons rien des feulements de nos articulations des fourmillements dans les doigts des escaliers qui nous fatiguent de la mémoire qui faillit. nous tirons les rideaux n'apparaissions qu'à la tombée de la nuit. en secret nous rêvons de ne pas avoir d'ombre.

je m'imagine enfant assise sur les genoux de ma mère. les doigts caressent les rides au coin de ses yeux (sais-tu qu'il y a des plis lorsque tu souris) effleurent les paupières les sourcils le nez le front (sais-tu que ta peau est douce que tes cils chatouillent) tracent des chemins sur les joues frôlent les lèvres s'égarer sur le menton. les yeux se rencontrent (m'as-tu enseigné la peur). je lui parle tout bas lui dis qu'elle est belle comme une confiance.

je ne me rappelle pas qu'il m'ait été permis de toucher le visage de ma mère. je me souviens pourtant avoir mesuré ses poignets. je ne saurais pas reconnaître ses mains.

les lettres que l'on n'a pas envoyées, les histoires que l'on ne raconte plus et celles que l'on s'efforce d'oublier, les papiers d'assurance, les factures au cas où, les lunettes d'avant qu'on les change, les couvertures qui ne servent qu'une saison, les choses que l'on a reçues en cadeau et qu'il serait impoli de jeter, les boîtes pleines de ce qui ne se montre pas, les dessins qu'on a trouvés beaux, les notes dont on a cru qu'elles pourraient être utiles, les travaux scolaires qui nous ont valu des félicitations, les restes de nos nuits blanches (des écales de pistaches, des papiers d'emballage, des cuillères encore sales), les pierres que l'on oublie de sortir à chaque pleine lune, les deuils encore à faire.

je vide mon placard et ma commode recouvre le plancher de tous les vêtements que je ne supporte plus. j'empile dans un coin ce qui me serre et dans un autre ce qui me ramène au souvenir paniqué de toutes les fois où je me suis sauvée. à la fin il me reste trois jupes longues mais qui laissent voir les chevilles un tricot noir dont les mailles sont étirées et un autre qui bouloche une robe grise des pantalons que j'ai achetés trop grands quelques chandails en coton. je mets ce dont je ne veux plus au chemin j'attends que le camion passe.

nos solitudes se dédoublent nous les accueillons toutes. nous sommes des miracles des navires des manoirs et pourtant la maison que nous n'avons pas choisie continue de rétrécir. on dirait que le plafond s'abaisse. nous nous allongeons parmi ce qui traîne : les retailles de nos découpages, les livres dans lesquels nous tentons de nous voir, les feuilles jaunies des plantes qui ont été noyées. nous devrions faire le tri mais nous avons rarement le coeur à l'ouvrage.

qu'est-ce qui de la voix est contenu dans le corps qu'est-ce qui du corps est contenu par la parole qu'advient-il de ce qui se perd lorsque l'on crie faut-il s'en inquiéter y a-t-il des détails dont il faut absolument se souvenir est-il possible de tordre les poignets comme pour les essorer de quoi faut-il se défendre comment la phobie des garde-fous nous est-elle arrivée y a-t-il tellement de sucre dans les fruits faut-il fermer les yeux l'absence est-elle tout à fait contraire à la présence comment soigner les désastres sans les panser.

en rentrant tout à l'heure j'ai croisé une vieille femme qui fixait ses paumes. elle était debout sur le trottoir tenait ses mains en coupe. on aurait dit qu'elle cherchait à l'intérieur ce qu'elle avait perdu. j'ai cru que peut-être ses mains le lui rendraient.

**pour apprivoiser la bête il faudra d'abord l'apprendre**

il y a le râle du réfrigérateur les branches qui claquent contre les fenêtres la rumeur de toutes les hontes que l'on héberge et qui parlent dans notre dos. nous n'en faisons pas de cas. nous avons de la patience à ne plus savoir quoi en faire et des tisanes qui assomment quand nous n'en pouvons plus d'entendre. nous plions nos hurlements comme des chandails d'une autre saison les rangeons dans des boîtes qui n'ont l'air de rien que nous ne donnerons à personne que nous ne garderons pas non plus. nous nous enfargeons dans tout ce qui traîne nous relevons comme si rien n'était. il nous faut encore réussir à marcher.

les pensées sauvages rassemblées en bouquets minuscules et qu'on laisse faner, les blessures que l'on protège comme autant d'armes, le lit qui sert de chaise de table de baignoire de plancher, les visages maquillés des mortes, l'odeur grise des salons funéraires, les mots blêmes que l'on écrit sans se déplier, les rivières asséchées et les ponts dont on dirait qu'ils vont s'effondrer, les choses que l'on marmonne comme des appâts en espérant qu'on nous intime de répéter, le ménage à faire, les biscuits dans l'armoire, la myopie, les lassitudes, le bourdonnement des mouches à fruits.

j'ai voulu connaître les noms de tous les os me suis appelée mandibule naviculaire palatin clavicule. j'ai voulu me rencontrer. j'ai perdu mes cheveux et le fil des journées me suis embrouillée dans mes mensonges. à voix basse j'ai chanté des berceuses à la bête pour qu'elle se taise mais qu'elle ne parte pas. je ne l'ai jamais nommée autrement. je me suis affamée pendant des jours j'ai fait de l'absence le lieu où je me terre lorsque je ne suis pas là où l'on m'attend.

je sais de ma mère qu'elle préfère la radio à la télévision et les livres à tout le reste. je connais par coeur les phrases qui couvrent ses angoisses et ses éclats de rire qui ressemblent aux miens. elle raconte que jusqu'à trop vieille elle coupait en quatre les raisins qu'elle me donnait à manger pour éviter que je ne m'étouffe. elle dit que nous sommes folles égales m'appelle son enfant fou.

je retiens la porte pour qu'elle ne claque pas. je ne sais pas s'il a plu ou s'il pleut encore. je marche jusqu'où le paysage descend je réponds à l'appel de l'eau. j'avance sur les roches humides et qui s'effritent place un pied devant l'autre jusqu'à perdre l'équilibre. le pied gauche glisse et les jambes suivent. les mains s'agrippent les poignets se tendent le corps se fige. je perds le souffle. je ne reconnais plus mes muscles je tombe dans mes os. je cherche à quoi je tiens. après m'être rassemblée je m'assois près de la fenêtre qui laisse passer le vent. mes pieds sont trop fragiles pour les sols qui ne sont pas lisses.

nous préparons le bain pour nos orteils qui bleussent tricotons des mitaines des chaussettes des couvertures pour éviter que nos doigts ne paralysent. très souvent après avoir déjeuné nous nous rendormons. désormais nous tendons les mains lorsque les tremblements nous prennent. nous nous habituons à accueillir mais encore nous gardons cette inquiétude qui nous empêche d'être aimées.

*les mois d'été évaporent la rivière. ses bordures s'étendent lui donnent l'air fatigué. je traverse la plage mouille les jambes jusqu'aux cuisses. au milieu je m'arrête. je m'accroupis. de l'eau à peine aux épaules je me déssole de voir disparues les profondeurs. je reconnais la force du courant qui quand même me berce. tout n'est pas perdu.*

dans un bol je fais se mélanger le beurre et la cassonade. lentement je laisse couler la mélasse casse un oeuf verse l'essence de vanille. je mesure la farine la cannelle le gingembre façonne la pâte que la chaleur de mes paumes assouplit. je me rappelle ma grand-mère et ses mains minuscules. une amie m'écrit — *la maladie n'est ni exacte, ni exempte d'amour*. il m'apparaît que la guérison est une sorte de réminiscence.

ma grand-mère ne priait pas. elle s'était agenouillée pour trois vies avait d'autres choses à faire ne croyait pas à la dévotion des curés. elle disait qu'on ne pouvait pas faire confiance aux hommes dans les grandes maisons. quand elle est morte je ne l'ai pas vue. je me rappelle le visage de ma mère la taille de ma jupe l'écho des condoléances. à l'église j'ai espéré qu'elle m'entendrait. quand les autres se sont levés je suis restée assise je ne tenais pas debout.

les pieds au sol les genoux à peine fléchis nous nous inclinons. lentement les bras se croisent sur le thorax les doigts parcourent le dos cherchent les omoplates le cou se détend la tête s'abaisse se dépose sur la poitrine. avec l'inspiration la colonne vertébrale s'arrondit puis se redresse. le corps est agi par le souffle. le sternum s'élargit. à l'expiration les mains se rapprochent. dispersés dans la maison nos corps semblables et qui ne savent pas se faire face reprennent vie.

nous cueillons les framboises qui apparaissent en août le long des chemins de terre savons qu'avant elles il y avait des hêtres qui ont été coupés. nous lisons que du deuil naissent des vivaces à cultiver apprenons le nom des fleurs qui poussent dans les champs dont personne ne s'occupe. nous faisons des inventaires de ce qui est là : lupins, marguerites, trèfles, impatientes, épilobes, camomilles. le plus souvent nous ne parlons de rien. nous nous habituons chacune à notre propre voix murmurons pour nous-mêmes et pour toutes — *chaque chose en son temps.*

**il est des choses que l'on partage et qui pourtant nous esseulent  
terriblement**

collés aux fenêtres des escargots ne bougent pas et au sol des limaces de jardin disparaissent quand on les regarde de trop près. les samedis nous lavons tout à grande eau. nous voulons la maison propre ne laissons pas s'accumuler la poussière sur les meubles en faisons des récoltes que nous célébrons. sur la corde à linge nous étendons les jupes les culottes les foulards le silence tout ce qui est trop large et dans lequel nous flottons. lorsque tout est sec nous étalons chaque morceau les repassons avec soin ne laissons aucun pli. personne ne nous a jamais vues pleurer. nous apprenons à respecter le désordre de nos têtes jouons à défaire les noeuds dans nos cheveux. nous nous rappelons quand il orage que les oiseaux trouvent des abris.

minutieusement et à l'avance j'ai noté dans un calepin tout ce qui entrait. ça a duré plusieurs centaines de jours. j'ai compté les pistaches les craquelins les longueurs à la piscine les litres d'eau qui me servaient d'accroires suis devenue une frontière dont les archives encore demeurent. j'ai souhaité que la faim ne revienne pas me suis endormie les yeux ouverts. j'ai découvert des cachettes là où mon corps s'épluchait. il est devenu plus facile de garder des secrets.

le papier calque, les écailles des poissons, les clôtures, les fous rires, l'eau des ruisseaux, les portes ouvertes, les fenêtres, les trous dans les murs, les dents de porcelaine lorsqu'on les observe de très près, les rideaux en mousseline, les pétales des fleurs avant qu'elles ne sèchent, les dentelles, les pelures d'oignons, la peau entre les doigts et ce qui s'ouvre par la parole.

ma mère dit de son ventre qu'il s'arrondit que ses pantalons la serrent que ce seront bientôt les seins qui gonfleront puis les cuisses les genoux les chevilles le visage et le cou. c'est une mise en garde. elle dit qu'il lui faudra perdre du ventre. je comprends que la peur d'être trop est une peur apprise.

les impulsions sont-elles des débordements faut-il contenir toutes les colères la tristesse est-elle une impudeur y a-t-il une liste à laquelle se fier pour éviter les glissements peut-on désapprendre la dureté doit-on tomber cent fois pour s'attendrir la répétition est-elle forcément une usure n'est-elle pas quelquefois un abandon y a-t-il quelque chose à comprendre du verbe échouer qui veut dire en même temps rater et arriver par hasard changer l'heure donne-t-il une raison à la fatigue ou la fatigue est-elle si grande qu'il faut tordre le temps.

debout au milieu du silence de ma chambre je porte mon poids sur la jambe droite soulève le pied gauche fléchis le genou le porte jusqu'à l'aisselle amène la cuisse au coeur. le dos se courbe les bras enlacent la jambe repliée. c'est une étreinte. une main repose sur l'épaule l'autre sur le tibia la joue sur la jambe. ça dure un instant puis le corps se déroule le pied gauche retrouve le sol les vertèbres s'alignent. la tête reste baissée. à chaque respiration je suis traversée. ce n'est pas douloureux. il m'arrive d'être grisée par le désir d'aimer vouloir de souhaiter que ça ne s'arrête pas. certaines nuits mon corps se fend je deviens rivière espoir fleur-de-lune ne crains plus ce qui me submerge. je me laisse couler.

la semaine dernière le lierre énorme qui pousse dans la cuisine est tombé. il était perché tout en haut du mur et si près d'une fenêtre qu'il a grandi à un rythme effarant. un soir sans même qu'il n'y ait de courant d'air le pot a basculé. là où les branches ont cassé il apparaît des noeuds par dizaines. on dirait des bras tendus comme pour rattraper ce qu'ils auraient échappé. toutes les fois que nos doigts effleurent les blessures des feuilles tombent mortes. nous nous retenons d'inonder la terre craignons les sciarides et surtout nous avons appris que trop vouloir ne garde pas d'échouer. nous patientons.

ma mère s'est relevée d'une peine d'amour sans jamais parler ni de peine ni d'amour. elle a trouvé une maison qu'elle a faite sienne m'a répété qu'il ne fallait s'attendre à rien et au pire et savoir s'arranger toute seule. en l'observant j'ai compris que rapetisser gardait les hommes de partir que perdre les joues et le ventre amenait des promesses de toujours. elle n'a pas fait exprès. je ne lui en veux pas. elle s'est assise avec moi chaque soir pour répéter mes leçons m'a fait épeler des mots compliqués conjuguer des verbes à tous les temps possibles. elle a cuisiné des repas qu'elle s'interdisait de manger elle-même. je ne lui en veux pas.

*une amie m'écrit que pour ouvrir le coeur il faut laisser le dos nous porter. elle dit — non plus vouloir, mais permettre. parfois je garde la tête en bas assez longtemps pour que de l'espace se dégage entre mes vertèbres. il devient plus naturel de respirer.*

assise droite dans le fauteuil marron qui voyait ses journées défilier ma grand-mère faisait des piles avec des cartes à jouer. sur le plateau déposé sur ses cuisses elle alignait piques trèfles coeurs carreaux bougeait lentement ses mains fronçait les sourcils regardait en même temps la télévision qui restait toujours allumée. le bout de ses orteils touchait à peine le sol. perchée sur le bras du fauteuil je jouais avec elle. elle disait — *faire des patiences* et lorsque je m'impatientais elle me laissait tricher.

### **on peut tout savoir par les mains**

au centre la peau laisse voir les veines et près des doigts elle est tellement sèche qu'elle se froisse. au dos les jointures font des reliefs si subtils qu'on les remarque à peine. les phalanges sont larges les ongles plats. des rougeurs qui apparaissent à chaque automne sont devenues des plaies qui ne guérissent jamais tout à fait. mes mains sont celles de ma grand-mère. ce sont elles qui me portent.

mes absences s'installent avec le chauffage. recroquevillées elles attendent que rien n'arrive pour se manifester. rien n'arrive puis je m'affaïsse. sur une feuille mobile que je colle au mur je fais la liste des joies disponibles : mettre les draps à sécher pour les réchauffer avant d'aller dormir, relire des poèmes que je connais par coeur, épousseter les feuilles du figuier qui n'est pas mort, préparer des biscuits. à une amie de longtemps je dis que je calque mes absences sur les absences de ma mère. je ne dis pas les promesses qu'elle n'a pas tenues pour ne pas avouer que je fais comme elle que mes souvenirs avec elle sont troués que souvent je ne sais pas où elle était même si je sais qu'elle était là. je ne veux pas lui en vouloir.

à onze ans j'examinais mon reflet dans le miroir guettais les seins qui ne poussaient pas encore qui faisaient mal déjà. quand enfin ils sont apparus je n'ai pas su quoi en faire. j'ai porté comme les autres des cerceaux qui s'enfonçaient dans les flancs des bretelles qui blessaient les épaules des agrafes qui s'imprimaient dans le dos. j'ai voulu que les hommes regardent. plus tard j'ai voulu qu'ils arrêtent. ils n'ont pas arrêté.

*pour laisser mon corps exister je le déshabille me découvre  
blanche et pleine. je m'avance vers la rivière, j'offre mes clavicules  
et mon cou à la clarté des premières heures du jour. je m'exerce à  
la nudité ne ravale pas mon ventre ne retiens pas mon souffle. je  
n'ai pas besoin de me regarder je sais que je suis là.*

des existences fragiles trouvent en nos paumes des séjours. des graines volantes d'asclépiades atterrissent dans nos mains. nous admirons leur patience et leur volonté relâchons celles qui s'accrochent aux tissus de nos manteaux. novembre achève : la rivière est immense et les bouleaux ressemblent à de grandes racines qui auraient poussé à l'envers. lorsque la pluie dure il faut penser à vider l'eau qui s'accumule dans des seaux là où le toit fuit. nos inventaires s'allongent : noisetiers des sorcières, sauges, merisiers. nous nous étonnons de ce qui continue malgré le froid apprenons que l'on dit des refuges que les chevreuils trouvent avant la neige qu'ils sont des ravages. pour les retracer il faut chercher les sentiers où les sabots ont écrasé le sol à force de revenir. on dit — *des éclaircies*. il nous apparaît parfois que tout est déjà là. à l'aube souvent nous nous sentons capables.

qu'advient-il des plages lorsqu'elles sont inondées des rives  
lorsque le vent se lève des femmes lorsqu'on ne les regarde plus y  
a-t-il des silences assez vastes pour que l'on s'y dépose des tiroirs  
assez profonds pour y entasser tout ce qui n'est pas utile est-il  
possible vraiment de ne jamais dire un mot plus haut que l'autre  
faut-il résister à tout ce qui nous arrache pourrait-on de temps en  
temps laisser venir les accidents faiblir le corps dormir les tempêtes  
la cage thoracique retient-elle les échos des bruits au-dehors  
certaines absences sont-elles en fait des excès de présence le  
moment vient-il où l'appétit remplace la peur peut-on jamais se  
reposer.

dans les bars les parcs les salles de classe j'ai cherché les regards souhaité que des yeux m'attrapent. quand des corps entiers se sont approchés j'ai déguerpi. un soir un homme dont je ne connaissais pas le prénom avait son visage tellement proche du mien que lorsqu'il a parlé j'ai avalé son souffle. il goûtait la bière la ruse l'urgence. je ne l'ai pas embrassé. en rentrant mon reflet m'a paru différent. j'ai eu honte de n'avoir pas su répondre au désir par le désir suis restée mollement jalouse de celles qui savent comment. j'ai pensé que les hommes qui regardaient feraient coïncider mon corps en morceaux. j'ai mis tellement de temps à me défaire je manque de mains pour tout ranger.

en lavant la vaisselle ma mère fredonne des airs qu'elle invente. elle bavarde commente les allées et venues du voisinage mesure à la hauteur du banc de neige le temps qu'il reste à l'hiver raconte le roman qu'elle est à dévorer se moque de la paresse des autres. nous rions de ce rire même et qui nous rapproche. elle dit — *je dois être folle* comme on s'excuse de déranger.

la floraison des renoncules, le temps des sucres, la cuisson des gâteaux, avril, mai, septembre, la lecture d'un poème, la cicatrisation des ampoules, le désir d'un corps pour un autre, la clémence, les adieux, les auspices, la venue des menstruations, l'apparition des racines sur les boutures que l'on a fait des plantes devenues trop grandes, les heures que le pain met à devenir, l'amour tranquille, les convalescences, la décoction du gingembre.

**en nous réveillant chaque matin nous faisons preuve de courage**

disposés sur une planche de pin fixée au mur : une pile de livres qui me sont chers (un poème long de plusieurs pages et qui raconte la mort d'une femme âgée, le premier recueil qui m'ait accueillie dans une langue familière, un roman qui parle d'oiseaux et de courants d'air), une chandelle, une pierre de lune, une agate minuscule, une obsidienne pour empêcher mes cauchemars, une coupelle délicate et qui tient des lettres adressées à ma grand-mère, la maison qu'elle habitait peinte à l'aquarelle sur un papier de coton, une branche de soupirs séchés, un carré de plâtre sur lequel il est écrit — *devenir claire*. je formule des prières silencieuses pour disperser mes fatigues. aligner des petites choses me porte à croire et la lenteur à laquelle m'oblige l'hiver m'enseigne que croire est une forme de prudence. depuis quelques jours je n'écris pas je tourne en rond.

à mesure que nous apprenons à nommer ce qui respire il nous vient des mots qui parlent de ce qui nous arrive. nous nous faisons la lecture nous accommodons de nos voix émues. un livre à la couverture rigide et dont les pages sont cousues nous éclaire : dans une langue ancienne et qui est à s'éteindre il existe des verbes pour l'eau qui agit. on dit — *être une baie, être une plage de sable*. nous nous rendons à la rivière. plus haut elle est une chute puis un bassin profond, là-bas elle devient une cascade. ici elle est un passage. nous la savions déjà vivante mais il nous semble l'écouter autrement. nous nous agenouillons près de la rive contemplons un moment l'eau faite rivière verbe mouvement. nous ne sommes pas irrémédiables.

ce matin il y avait la paresse dans les os et la peur de sortir. j'ai su avant même d'ouvrir les yeux que l'hiver était pris. j'ai pensé — *certaines jours plus que d'autres je suis difficile à aimer.* sur un bout de papier j'ai noté des évidences : des feuilles à moitié mortes s'accrochent encore à l'arbre de l'autre côté de la rue, décembre ne s'est pas égaré, la bête même quand elle dort continue de tendre l'oreille, il suffit qu'un seul pied glisse pour que le corps s'affale. je ne sais pas à quand remonte la peur que j'ai que mes genoux ne me supportent pas. aujourd'hui je n'ai pas essayé je me suis laissée faillir.

nous ne voulons pas faire violence aux choses qui nous ont fait violence. nous libérons la honte et peu à peu nos corps répondent. nous nous rappelons avoir porté les os à l'envers cherché à nous abriter avec tout ce qui se pouvait. nous ne sommes pas celles que nous croyions être. nos gestes s'assouplissent.

dans la cuisine le lierre repousse. pendant plusieurs semaines nous avons balayé les branches qui tombaient au sol nous sommes résignées à couper celles qui tenaient à presque rien. nous nous sommes réjouies de voir apparaître les premiers bourgeons.

je lis que le don appelle à la responsabilité que la pluie qui a le pouvoir de garder en vie accomplit son devoir lorsqu'elle tombe. il m'apparaît que le don de la patience peut-être appelle à créer du temps pour ce qui est autour que l'écoute oblige à l'attention que la voix exige que l'on fasse usage de la parole. parfois des choses aussi simples mettent infiniment longtemps à se déposer.

une amie dont le calme me bouleverse me parle des objets de céramique qu'elle façonne et qui sont voués à contenir. elle dit — *une offrande, une pensée, une saison*. ils ont la forme de petites montagnes sont des réceptacles que l'on suspend au mur comme autant de raisons de s'arrêter. elle les appelle — *des autels de gratitude*.

il arrive que je m'absente que j'entende presque le moment exact où je ne disparais pas. certaines fois je me rattrape. d'autres je flotte plusieurs heures durant. ma peau alors se détache de l'espace s'aménage entre la chair et le squelette. à l'endroit du souffle quelque chose vibre. je deviens muette. pareille aux chats je sursaute au moindre mouvement brusque trouve des cachettes impossibles courbe le dos lorsque la peur me prend. je ne compte plus mes réticences. pour en revenir souvent je fais une sieste.

la fleuriste assemble pivoines chrysanthèmes tournesols. elle me tend un bouquet énorme puis me sourit. arrivée chez moi je détache les tiges étale les fleurs sur la table de la cuisine. je n'ai pas de vase assez grand pour les tenir toutes. je les rassemble en quatre bouquets que je disperse dans la maison. je lis que les cérémonies dirigent l'attention qu'elles créent un temps à côté du temps. aujourd'hui depuis six ans je n'ai pas dit au revoir à ma grand-mère.

la neige qui s'amoncelle, les boîtes à bijoux, l'espace sous le lit, la pénombre et les défaites, les sourires figés, les politesses, les phrases toutes faites et qu'on a répétées mille fois, les robes larges, les armoires, la foi, les prétentions, la peinture sur les murs, le cache-cerne, les tapis, les fissures entre les briques, les pages des livres, les mensonges pieux, les parenthèses, le regard qui s'agite, les arbres vieux de cent ans, les lettres attachées, l'eczéma, les mains qui tremblent, les alcools qui brûlent la gorge, les abat-jours, les aveux que l'on fait sans cligner des yeux.

au plus loin de sa peine le visage de ma mère s'évidait. ma grand-mère m'a dit en mimant avec les mains — *elle a les joues qui s'avalent*. j'ai su qu'elle se faisait du souci. quand à mon tour je me suis creusée elle n'était plus là pour s'en inquiéter. ma mère a continué de m'écrire presque tous les jours m'a hébergée sans poser de question m'a accueillie longue frêle coquille rougeurs nervure ne m'a pas félicitée ne m'a pas arrêtée non plus. elle m'a donné raison. plus tard elle m'a dit que pourtant elle me voyait.

*l'autre jour pour déjeuner j'ai déchiré un croissant que soigneusement j'ai tartiné de confiture de fraises. c'était un matin calme. j'ai pensé — j'ai cette certitude nouvelle que bientôt j'écrirai sur autre chose que la faim.*

**le vent qui est bon est le même qui arrache**

arrive-t-il un temps où le corps nous laisse tranquille faudra-t-il tolérer l'inachèvement des guérisons apprendre à parler une langue qui ne soit pas celle de la bête faire un pied-de-nez au vent l'inquiétude est-elle la mesure de l'amour est-il possible de se soustraire à l'angoisse de se donner entièrement et en morceaux y a-t-il des incantations qui soient à notre portée peut-on coudre par-dessus la honte une dentelle qui laisse passer la lumière n'a-t-on jamais fini de craindre doit-on pour autant s'empêcher.

j'apprends qu'en hiver des religieuses qui vivaient cloîtrées fabriquaient des fleurs à partir de tissus qu'elles gaufrèrent pour en faire des bouquets qui ne mouraient pas. les planchers de l'ancien monastère craquent. à ma mère je dis que pour une nuit ou deux je voudrais dormir ici qu'un silence usé m'enveloppe. dans les couloirs il me semble reconnaître le froissement des robes le cliquetis des chapelets le prolongement des heures des murmures de femmes. le long des murs blanchis à la chaux j'avance parmi elles. cette pensée m'apaise.

nous nous composons des habitudes nouvelles ouvrons les rideaux dès le réveil replaçons édredons couvertures oreillers aspergeons les draps d'eau de lavande. nous allumons des chandelles saluons les plantes surveillons les malchances les moucheron les brûlures pivotons les pots nourrissons la chatte qui dort ici. nous nous assoyons par terre. l'air sent le chauffage et le pamplemousse. l'eau est à bouillir. après le thé nous racontons les rêves qui ont occupé nos nuits. nous avons souvenir de la peur d'avant mais ne retournons pas dormir. nous nous efforçons d'habiter le jour.

*un ruisseau parcourt la forêt dévale une pente abrupte éclabousse  
les mousses et les lichens retrouve après sa quiétude. j'enlève mes  
chaussures. je veux grimper. je m'approche du courant plonge les  
doigts dans l'eau les agite un instant. je place les mains en coupe  
puis les remonte à la surface. je mouille le visage et le cou. c'est  
une révérence. mes doigts se hasardent sur les parois des roches  
s'agrippent au troncs des arbres. mes orteils s'enfoncent dans la  
mousse s'écorchent sur les cailloux trouvent appui sur les racines.  
je longe la cascade. quelquefois je trébuche. je ne casse pas.*

les confidences, les ecchymoses, la tendresse, les cornets de crème glacée, les carrés de chocolat, respirer large, sucrer le thé, la colère même timide, les larmes qui libèrent, les fatigues extraordinaires, les journées entières à ne pas bouger, les promesses en lesquelles on croit, les choses dites maladroitement, les regards entendus, perdre pied, parler fort, traverser un sous-bois, les livres écrits par des femmes, les mots justes et ceux qui ne nous servent plus.

à l'encre bleue sur une très grande feuille de papier nous énumérons les manières que nous avons d'appartenir : marcher sans enterrer, caresser les chats de ruelle, ouvrir les fenêtres même au creux de l'hiver, emprunter rivières sentiers morceaux de poèmes les redonner gentiment, se tenir par la main, laisser rosir les joues, pointer les choses belles, se donner la permission de faiblir, inventer des rituels, prendre la parole lorsqu'elle nous revient. de moins en moins volatiles nos gestes s'ancrent. nos corps en sont à s'appesantir nos veilles à s'alléger. nous apprenons à aimer.

je tamise la farine y ajoute la levure et le sel. je verse l'eau puis mélange avec une cuillère de bois. maintenant il faut attendre. quand au matin je soulève le linge rayé la pâte a gonflé tellement que je m'exclame. je la presse la retourne puis recommence. je pense — *les mains guident le coeur*. pétrir le pain me rappelle que le soin est réciproque. après une heure au four l'odeur est partout.

nous nous attablons.

## EMPRUNTS

à la page 15 : « Parler, ce doit être quitter son abri, fuir, mais fuir vers le jour, refuser la contrition, la culpabilité, s'accorder, sans attendre, une immanente légitimité. [...] La parole devient refus, refus élémentaire, des sens déjà formatés, figés, immobiles. Le refus devient mouvement, il devient acte. » Alexie Morin, *Chien de fusil*, suivi de *Noyau dur* et *Ouvrir son coeur* [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal], 2011, Résumé.

à la page 23 : « En sorte que nous apprenons peu à peu à parler en disparaissant : non que nous allions à l'opposé de ce qui nous fonde, nous nous en détachons, et nous retrouvons parfois à dire des choses qui ne révèlent rien de ce que c'est que de vivre dans notre corps et avec notre pensée. » Camille Readman-Prud'homme, *Pendant se taire*, suivi de *Ce que je suis dans le noir* [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal], 2018, p. 105.

à la page 26 : « [...] et l'anorexique de trimballer partout un corps aviaire réduit à l'ossature, piqué de deux pattes longues, de griffes aux coudes et d'un bec au museau. » Agnès Baron, *L'expérience de l'anorexie. Enquête littéraire sur une maladie de notre temps. Le Débat*, numéro 157, 2009, p. 183.

à la page 37 : « Quelle image mieux que celle du bernard-l'ermite évoque ce drame de la transparence qu'est la honte, où le sujet qui a cru tracer efficacement un périmètre de sécurité se trouve exposé à son corps défendant? » Jean-Pierre Martin, *La honte: réflexions sur la littérature*, Paris : Gallimard, 2017, p. 74.

à la page 47 : « après m'être rassemblée / dans mes couvertures / je continue à trouver d'autres ongles / d'autres dents / d'autres doigts [...] » Chloé Savoie-Bernard, *Fastes*, Montréal : L'Hexagone, 2018, p. 22.

à la page 48 : « Je voulais aimer. Je voulais aimer et maintenant j'ai ce silence qui m'empêche d'être aimée. » Daria Colonna, *La voleuse*, Montréal : Poètes de brousse, 2021, p. 105

aux pages 50 et 61: les phrases rapportées sont celles de Sarah Boutin.

à la page 52 : « [...] du deuil naissent souvent / des vivaces à cultiver » Noémie Pomerleau-Cloutier, *La patience du lichen*, Saguenay : La peuplade, 2021, p. 232.

à la page 58 : Vickie Grondin [@vickie.gr]. *courte étude d'auto-câlin* [Vidéo], Instagram, 8 novembre 2021.

à la page 63 : « tu répètes / on peut tout savoir par les mains » Sara Dignard, *Te dire où : poésie*, Montréal : les éditions du passage, coll. Collection Poésie, 2020, p. 37.

à la page 73 : « When *bay* is a noun, it is defined by humans, trapped between its shores and contained by the word. But the verb *wiikwegamaa* — to *be* a bay — releases the water from bondage and lets it live. ‘To be a bay’ holds the wonder that, for this moment, the living water has decided to shelter itself between those shores, conversing with cedar roots and a flock of baby mergansers. Because it could do otherwise — become a stream or an ocean or a waterfall, and there are verbs for that too, too. To be a hill, to be a sandy beach, to be a Saturday, are all possible verbs in a world where everything is alive. » Robin Wall Kimmerer, *Braiding Sweetgrass. Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge and the Teaching of Plants*, Minneapolis : Milkweed Editions, 2020 (2013), p. 53.

à la page 74 : « Nous ne serons pas libérés de la honte, nous allons plutôt la libérer, *elle* : cette clarté vient d’Agamben. Libérer la honte, cesser de reconduire la blessure, de reconfirmer la faute. » René Lapierre, *Renversements: l’écriture-voix: essai*, Montréal : Les Herbes rouges, coll. « Essais », 2011, p. 133.

à la page 76 : « The Thanksgiving Address reminds us that duties and gifts are two sides of the same coin. Eagles were given the gift of far sight, so it is their duty to watch over us. Rain fulfills its duty as it falls, because it was given the gift of sustaining life. What is the duty of humans? » *Op. cit.*, Robin Wall Kimmerer, p. 111.

à la page 76 : Maple, Andy (2021). *Pluie. Équinoxe. Soleil*. [Sculptures], Le Livart, Montréal, Canada.

à la page 78 : « Ceremony focuses attention so that attention becomes intention. » *Ibid.* Robin Wall Kimmerer, p. 242.

à la page 82 : « le vent qui est bon / est le même qui arrache » Lafleur, Stéphane, « La journée qui s’en vient est flambant neuve », dans *Astronomie* [Enregistrement sonore], Montréal : Bravo musique, 2012.

POUR TOUT DIRE JE CHERCHE À SAVOIR SI LA PEUR DES AUTRES  
RESSEMBLE À LA MIENNE

*Ah les filles je vous prends toutes dans mes bras  
je recouds nos ailes et nos cuisses  
avec de la grosse corde de boucher  
volée entre deux plumages  
je rassemble vos cheveux  
en trois milliards de grandes tresses  
je vous fais des crêpes  
nous devenons une bouillie multicolore  
avec une odeur de terre de sang d'écorce  
nous ne portons qu'une peau  
et rien ne nous résiste*

ANNA BABI, *VIVARIUM*

*[je viens de la violence]  
d'où vous écrire  
sinon de cette rage  
sublime qui agite nos corps*

VANESSA BELL, *DE RIVIÈRES*

**il n'est pas un matin qui passe sans que j'enfile cette robe  
vieille et dans laquelle je me prends les pieds**

une fois il y avait la mer immense et les vagues qui cognaien  
contre les falaises de grès rouge. tour à tour elles découvraient les  
rochers puis les submergeaient. il pleuvait des gouttes très fines.  
j'ai voulu prendre appui sur les mains étirer la jambe perdre pied  
agiter le corps jusqu'à nager. je n'ai jamais craint l'eau. encore  
accroupie j'ai perdu le souffle me suis retrouvée au bord des  
larmes. à la mer dont il me semblait qu'elle s'impatientait j'ai  
chuchoté — *j'ai peur*. presque aussitôt j'ai senti mes muscles se  
décrisper quelque chose d'un passage s'ouvrir dans ma gorge.  
j'avais peur. c'était la chose la plus vraie du monde.

Il me faut le dire sans attendre — cette voix est honteuse, ce corps, empêtré. Il me faut le répéter, il en va d'une résistance et d'une volonté, d'une incontournable nécessité : cette voix est honteuse, ce corps est empêtré. De même que l'air trouve à se frayer un chemin dès lors que l'on nomme la peur qui lui faisait barrage, cette voix, pour qu'elle advienne, commande que je reconnaisse la honte qui l'empêche. Ce corps cherche à parler.

La honte que je porte et celle à laquelle je m'attarde est diffuse. Elle ne découle pas d'un évènement précis, ne colle ni à une défaite, ni à un défaut. Elle est l'intuition d'une faille au coeur de l'être, un sentiment obstiné d'inadéquation. Il m'arrive de croire que c'est elle qui me tient ensemble. Elle n'est assimilable ni à la culpabilité, ni à la pudeur. Si la première s'impose comme la conséquence d'une faute commise, qu'elle peut être confiée et expiée, la honte, plutôt qu'à la confiance, pousse à l'effacement<sup>1</sup>; si la pudeur, quant à elle, prévient les intrusions, qu'elle « repose sur un risque imaginé et anticipé<sup>2</sup> », la honte « est la trace d'un traumatisme réel<sup>3</sup> ». Elle ne garde pas de la catastrophe mais témoigne plutôt qu'elle a eu lieu<sup>4</sup>. Elle se condense en l'impression floue d'une désappartenance, en la croyance arrêtée en sa propre infériorité. Elle se nourrit de peu de choses — une remarque ambiguë, un regard oblique, un reproche, un silence opaque et qui dure trop longtemps. Elle vient de la violence<sup>5</sup>. Ses racines s'apparentent à celles d'arbres centenaires, ligneuses et profondes, solides. Elle n'a besoin, pour s'établir, que d'un corps replié; elle en vient, à force, à l'occuper *absolument* et dans le plus grand secret. La honte, par-dessus tout, ne se dit pas.

Pour que je ne me défile pas, il me faut le répéter encore : ce corps parle depuis la honte qu'il a faite sienne. Cette voix a peur de disparaître.

/

---

<sup>1</sup> Boris Cyrulnik, *Mourir de dire. La honte*, Paris : Odile Jacob, 2010, p. 28.

<sup>2</sup> Serge Tisseron, *La Honte : psychanalyse d'un lien social*, Paris : Dunod, 2014, p. XXVI.

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> *Idem.*

<sup>5</sup> Vincent de Gaulejac, *Les sources de la honte*, Paris : Desclée de Brouwer, 2008 (1996), p. 64.

Commençons ici : le corps que j’occupe est celui d’une femme blanche, cisgenre, francophone, québécoise, issue de la classe moyenne. Je n’ai pas de limitation physique avec laquelle je doive composer, ni de diagnostic qui me précède ou qui me suive. Mon expérience du sexisme est ordinaire — on s’attend à ce que je prenne le moins de place possible. Alors même que je reconnais que les oppressions ne s’additionnent pas mais qu’elles se multiplient, et qu’il est autant de hontes qu’il y a d’existences, le *nous* à partir duquel j’écris n’est ni universel ni monolithique. Il ne signifie pas *toutes celles qui me ressemblent*, mais il s’ouvre à toutes celles qui « pourront être le “je” de ce “nous”<sup>6</sup> ». Je fais le voeu qu’il n’écrase personne; qu’il accueille, plutôt, et qu’il invite à écouter.

/

---

<sup>6</sup> Marielle Macé, *Nos cabanes*, Lagrasse : Verdier, 2018, p. 21.

Commençons ici : la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty s'élabore à partir du postulat selon lequel l'existence d'une personne comme subjectivité est inséparable de son existence en tant qu'elle est un corps<sup>7</sup>. Ainsi considéré, le corps n'est pas qu'une *chose*, pas qu'un organisme : il est une expérience forcément située. Ce qu'il signifie, ce qu'il peut et ce à quoi il a accès dépend des conditions sociales et matérielles dans lesquelles il évolue<sup>8</sup>.

Or, tel que le pose Camille Froidevaux-Metterie, que ce sujet soit « irréductiblement incarné, socialement situé et essentiellement libre<sup>9</sup> » parle moins de ce qu'il embrasse toute l'expérience humaine que des contraintes qu'il ne connaît pas. Ce corps générique en lequel se matérialise le sujet phénoménologique est résolument mâle — et, du reste, résolument blanc. Aussi, déplorant que celui qu'il désigne manque de considérer l'assignation genrée et la sexuation comme des composantes incontournables de l'intégration (et de la désintégration) sociale des individus, Iris Marion Young, dans une étude qu'elle consacre à la mise en place d'une phénoménologie féministe, entreprend de complexifier le sujet mâle donné comme universel par Merleau-Ponty. Elle propose de réfléchir la notion de *corps vécu* en tant qu'elle fait du corps le lieu de la subjectivité individuelle (c'est là la prémisse de la théorie déployée dans *Phénoménologie de la perception*) en même temps qu'elle admet que cette dernière est conditionnée par des structures sociales qui placent les individus dans des relations de domination et de subordination. Le corps, certes, est en lui-même une puissance de réalisation, une capacité de mise en œuvre<sup>10</sup>, mais il existe parmi des forces qui tantôt l'élèvent et tantôt l'écrasent. Alors que les sociétés occidentales, patriarcales et capitalistes, se sont édifiées sur la vérité prétendument naturelle de l'opposition binaire du féminin et du masculin, la phénoménologie telle que dépliée par Young permet de les comprendre non plus comme des concepts éternels, « mais comme deux types de subjectivité corporelle historiquement et socialement construits qui englobent d'innombrables variations individuelles<sup>11</sup> ». Ainsi actualisé, le sujet phénoménologique rend compte de ce que le

<sup>7</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard, 2008 (1945), p. 101.

<sup>8</sup> Camille Froidevaux-Metterie, *Le corps de femmes. La bataille de l'intime*, Paris : Philosophie magazine Éditeur, 2018, p. 151.

<sup>9</sup> Camille Froidevaux-Metterie, *Un corps à soi*, Paris : Le Seuil, 2022, p. 67.

<sup>10</sup> Iris Marion Young, *Throwing Like a Girl. Throwing Like a Girl and Other Essays in Feminist Philosophy*, Bloomington et Indianapolis : Indiana University Press, 1990, p. 148.

<sup>11</sup> Il s'agit, ici, de la lecture de Young proposée par Froidevaux-Metterie : Camille Froidevaux-Metterie (2018), *op. cit.*, p. 155.

féminin et le masculin relèvent à la fois de l'individuel et du collectif; il est « porteur d'une expérience spécifique, mais irréductible à toute essentialisation<sup>12</sup> ». Ce corps féminin ne le devient pas en regard de quelque donnée physique ou physiologique : il qualifie un état situé de l'expérience incarnée.

Il est attendu des corps des femmes qu'ils soient lisses et qu'ils se laissent prendre<sup>13</sup>, de nos voix qu'elles ne bousculent rien. On nous veut à la fois sages et libérées, nous appelle tantôt frigides, tantôt faciles. La situation dans laquelle il nous est donné de vivre nos corps est surdéterminée par l'oppression sexiste à laquelle nous sommes forcées de nous plier. Nous avons appris à sanctionner nos désirs.

On nous contraint à l'hétérosexualité<sup>14</sup>, nous dresse pour la maternité et pour le maternage : sitôt nos corps assignés, nous sommes plongées « dans un univers préformé du féminin, sorte de territoire balisé des valeurs maternelles et d'un discours interprétatif préexistant<sup>15</sup> ». On nous coiffe, nous déguise, nous *décore* : on nous souhaite jolies. On nous espère gentilles, attentionnées, charitables; nous préfère tranquilles. On nous enseigne à mots couverts qu'aimer requiert de nous que nous nous effacions. On nous imagine une propension toute naïve au sacrifice<sup>16</sup> : il arrive même que nous en fassions notre gloire. S'il advient, au détour d'une conversation, que soit interrogée notre aptitude à prendre soin, nous nous rebiffons. Que l'on nous croit plus aimantes nous arrive comme une consolation — c'est l'une des seules caractéristiques positives qui nous soit attribuée par l'ordre patriarcal<sup>17</sup>. Nous y tenons obstinément. On nous convainc de notre insignifiance, de notre incompetence; nous

---

<sup>12</sup> *Idem.*

<sup>13</sup> À la suite de Simone de Beauvoir, Camille Froidevaux-Metterie, pour la citer en exemple, définit la féminité comme « ce doux mélange de dévouement maternel, de dépendance matérielle *et de disponibilité sexuelle* que l'on présente comme un absolu ». (Je souligne.) Camille Froidevaux-Metterie (2022), *op cit.*, p. 80.

<sup>14</sup> Voir Adrienne Rich, La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne. *Nouvelles Questions Féministes*, n° 1, mars 1981, pp. 15-43.

<sup>15</sup> Françoise Couchard, *Emprise et violence maternelles*, Paris : Dunod, 1991, p. 3.

<sup>16</sup> Anne Dufourmantelle écrit, en guise d'introduction à un ouvrage qu'elle consacre à la figure de la femme sacrificielle, qu'elle « n'existe pas seulement dans nos mythes, [qu']elle est la figure récurrente des légendes d'amour, des religions et des textes fondateurs de notre culture, mais [qu']elle est aussi terriblement banale ». Elle précise : « La femme n'est pas sacrificielle parce qu'elle *est* une femme, mais parce que le destin de la féminité s'y engouffre d'une certaine façon sans retour, sans écho, avec une puissance de refoulement qui me semble emblématique du temps sécuritaire dans lequel nous sommes collectivement entrés. » Anne Dufourmantelle, *La femme et le sacrifice : d'Antigone à la femme d'à côté*, Paris : Denoël, 2018. p. 18-19.

<sup>17</sup> bell hooks, *Communion : the female search for love*, New York : Perennial, 2003, p. 101.

discrédite si nous nous émouvons, si nous perdons le fil. On nous ridiculise lorsque nous sommes trop ambitieuses, nous rabroue lorsque nous nous mettons en colère. À cet égard, à partir d'une lecture qu'elle fait de « *The Uses of Anger: Women Responding to Racism* » d'Audre Lorde, Catherine Mavrikakis pose que

[c]e qui est reproché à la colère, c'est littéralement le corps qu'elle prend, le visage qu'elle possède, sa manifestation, son incarnation. Ce n'est pas les raisons de la colère qu'on ne veut pas entendre, mais bien plutôt le bruit que la colère fait, son vacarme, son cri<sup>18</sup>.

La colère, lorsqu'elle prend nos corps « brise le pacte d'un langage qui promet d'être toujours inoffensif<sup>19</sup> ». Cela est d'une vérité plus violente encore pour les femmes noires et pour les femmes minorisées, dont les colères sont rudoyées, interdites<sup>20</sup>. On nous a dit cent fois de calmer nos ardeurs, de faire silence; de gesticuler moins large, de rire moins fort, de prendre moins de place. Nous en sommes venues à craindre ce qui abonde. On nous ignore, nous méprise, nous remet en question, nous touche sans qu'on y consente. On dira — il ne fallait pas parler si tu n'étais pas préparée à être contredite; à quoi pensais-tu en t'habillant de la sorte; tu l'as cherché, ça t'apprendra. Les hommes te regarderont que tu le veuilles ou non<sup>21</sup>; il ne faut pas trop en demander; pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt. Nous sommes entraînées à la peur, tenues responsables des violences qui nous sont infligées. Nous avons appris qu'il valait souvent mieux que nous nous taisions, qu'il en allait de la prudence et de la raison. Aux barrières qui leur sont apposées, nos corps répondent en se recroquevillant.

Nous nous défendons d'hausser le ton, prenons mille détours pour ne froisser personne. Nous nous abstenons de répliquer aux injures comme aux agressions, faisons de la résilience une vertu plutôt qu'un agir<sup>22</sup>. Nous n'avons pas encore failli, pas encore déçu, et déjà nous

<sup>18</sup> Catherine Mavrikakis (2015, 8 mars), Le travail de la colère, *Françoise Stéréo*. <http://francoisestereo.com/le-travail-de-la-colere/>

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> Ariane Gibeau, « *Et maintenant la terre tremble* » : mise en fiction et réinvention de la colère dans la prose narrative des femmes au Québec. [Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal], 2018, p. 49.

<sup>21</sup> Voir Richard Martineau (2022, 7 juin), Les seins sont [aussi] des organes sexuels!. *Le Journal de Montréal*. <https://www.journaldemontreal.com/2022/06/07/les-seins-sont-aussi-des-organes-sexuels>

<sup>22</sup> Marie-Pier Lafontaine amène à penser la résilience comme une série d'actions que l'on pose (créer des espaces de parole pluriels, se rassembler en des groupes féministes intersectionnels, faire une place aux voix marginalisées dans les arts et dans les médias) plutôt que comme une qualité passive. Elle écrit : « Parce que nous ne sommes pas résilient-es. Nous faisons résilience. Ce qui neutralise toute idée de fatalité et implique une dimension créative

courbons le dos. Toujours et en tous lieux, nous surveillons nos corps : nous ne sommes en sécurité nulle part. Nous avons développé la manie de regarder subrepticement au-dessus de notre épaule, d'attraper à la dérobée le reflet que nous renvoient les vitrines et les miroirs. Nous rectifions notre démarche, replaçons nos vêtements, rentrons le ventre. Nous retenons notre souffle comme le font les proies lorsqu'elles se savent traquées.

*Nous jouons à la féminité*<sup>23</sup>, répétons les gestes qui nous font belles, soignons minutieusement notre apparence, veillons à ne pas montrer trop de peau. Nous guetons les rides, teignons les cheveux, suivons des régimes alimentaires impossibles, badigeonnons le visage de crèmes dont nous attendons qu'elles fassent des miracles. Nous disparaissions dans les désirs projetés sur nos corps<sup>24</sup>. Nous refusons de croire en ce qu'ils nous déterminent, mais nous nous épuisons à les scruter à la recherche de ce qui dépasse. Lorsqu'il importe que nous soyons prises au sérieux, nous mesurons la longueur de nos jupes, ajustons l'encolure de nos chemisiers. Nous fardons subtilement les joues, maquillons les paupières, domptons les cheveux : nous savons que nous sommes avant tout observées<sup>25</sup>. Nous tolérons les plaisanteries qui n'en sont jamais tout à fait, laissons passer les remarques désobligeantes et celles qui ont des airs de flatterie, mais qui nous rappellent pourtant à notre aliénation. Nous nous surprenons parfois à répondre à la séduction par la séduction : lorsqu'enfin nous nous en déprenons, quelque chose d'une peur animale nous reste en travers de la gorge. Battre des cils est devenu un réflexe. Nous savons que survivre exige que nous nous pilions dessus.

Nous évoluons dans un contexte qui nous confisque par avance toute véritable liberté et, conséquemment, toute agentivité<sup>26</sup>. Ce constat est radical — il n'est pas possible que coexistent autant de barrières et quelque réelle capacité d'action. Que nous fassions au mieux avec ce qui est hors de notre portée témoigne moins d'un bon usage de notre liberté que de

---

bien plus importante. De même qu'une responsabilité politique.» Marie-Pier Lafontaine, *Armer la rage. Pour une littérature de combat*, Montréal : Hélio trope, 2022, p. 31.

<sup>23</sup> Camille Readman-Prud'homme, *Quand je ne dis rien je pense encore*, L'Oie de Cravan : Montréal, 2021, p. 56.

<sup>24</sup> Léonie Marion Jetten, *Les veilleuses*, suivi de *La naissance du bois*, [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal], 2019, p.68.

<sup>25</sup> Iris Marion Young résume les modalités de l'existence corporelle des femmes à ce qu'elles s'enracinent dans l'expérience que nous avons de nos corps comme des « choses » : « [...] — une chose fragile, qui doit être amenée à effectuer un mouvement, une chose qui existe parce qu'elle est regardée et agie. (Traduction libre.) Iris Marion Young, *op. cit.*, p. 150.

<sup>26</sup> Camille Froidevaux-Metterie (2022), *op. cit.*, p. 108.

notre endurance<sup>27</sup>. Nous fabriquons à partir de rien la joie qui parfois nous remplit : elle figure parmi les quelques choses qui nous appartiennent en tout. Nous nous y accrochons; nous en faisons l'effort, à dessein, comme on se donne un devoir de conscience<sup>28</sup>.

/

---

<sup>27</sup> Erin Wunker, *Carnets d'une féministe rabat-joie. Essais sur la vie quotidienne* (traduit de l'anglais par Madeleine Stratford), Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, coll. Les vigilantes, 2018, p. 29.

<sup>28</sup> Louise Dupré, *Exercices de joie*, Montréal : Le Noroît, 2022, p. 30.

Très longtemps, je me suis empêchée de plier, de danser, de sortir, d'essayer, de jouir, de courir, d'êtreindre même les personnes que j'aimais, de saluer avec la main, de manger, de marcher dans la forêt. Il m'a semblé souvent (et encore) porter aux chevilles comme une entrave et sur le dos quelque chose d'une fatigue qui n'était pas tout à fait la mienne. Je me suis efforcée de pointer les endroits du corps où cette gêne se logeait — les mains calleuses, les creux des joues, le ventre que l'on cache avec les bras croisés, les marques rouges sur la peau lorsqu'on enlève les vêtements qui nous serraient, la lèvre inférieure qui saigne à force qu'on la morde, les joues qui se réchauffent et qui rougissent, les orteils que l'on agite dans les chaussures lorsque vient le moment de parler. C'est une liste que j'ai plusieurs fois reprise. À la longue, je ne me suis plus fâchée de trouver dans mes gestes la trace de cette fatigue que je commence à peine à nommer. Elle est devenue une habitude et j'en suis venue à l'aimer comme on aime les sandales qui nous font des ampoules parce qu'elles nous rendent belles, comme on aime, parfois, être aimée de travers.

Sandra Lee Bartky, dont le travail contribue à l'édification d'une phénoménologie de l'oppression, trouve le point de départ de ses recherches dans le recensement qu'elle fait des motifs par lesquels se condenserait l'expérience incarnée du féminin — la honte, la culpabilité, l'étrange confusion de la honte et de la fierté après avoir en quelque sorte donné son corps en spectacle, le bonheur éprouvé à se perdre dans la fusion avec un·e autre (un·e enfant, un·e partenaire, une mission, une cause), l'inquiétude envahissante qui arrive après que l'intégrité physique ait été menacée ou atteinte, par le viol ou par l'agression<sup>29</sup>. Dans « Shame and Gender », elle affirme sans détour que les femmes, dans un contexte social marqué par la féminité et par la masculinité hégémoniques, sont plus enclines à éprouver de la honte que les hommes<sup>30</sup>. Il importe de le préciser : cette honte que nous en sommes à traîner ne nous vient pas de quelque essence du féminin dont nous serions les dépositaires. Nous l'avons apprise, à la longue et à force.

---

<sup>29</sup> Sandra Lee Bartky, *Shame and Gender. Femininity and Domination : Studies in the Phenomenology of Oppression*, Londres : Routledge, 1990, p. 84.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 85.

Quelque chose nous est restée des mises en gardes répétées par nos mères chaque fois que nous mettions le pied dehors, de la colère d'un ancien amant qui croyait que nous lui appartenions, de l'étonnement d'un ami lorsque nous avons refusé ses avances, de ce commentaire d'un·e proche sur cette femme dont les vêtements disaient d'elle qu'elle compensait pour son manque d'intelligence. Les raisons de croire en notre infériorité s'accumulent et se sédimentent. Cela se fait insidieusement. La honte que nous portons comme une peau par-dessus la nôtre s'impose à la fois comme une conséquence de notre subordination et comme le devenir logique du sentiment persistant de notre insuffisance. Elle s'attache moins à nos corps pour ce qu'ils sont que pour la place qu'ils occupent dans l'ordre social.

Bartky, par ailleurs, la décrit comme telle :

Shame is the distressed apprehension of the self as inadequate or diminished; it requires if not an actual audience before whom my deficiencies are paraded, then an internalized audience with the capacity to judge me, hence internalized standards of judgement. Further, shame requires the recognition that I *am*, in some important sense, as I am seen to be<sup>31</sup>.

Habituees tellement à ce que l'on nous lorgne avec insistance, à ce que l'on se permette sans gêne de critiquer nos corps et les manières que nous avons de les occuper, nous sentons sur nous le poids d'un regard inquisiteur et qui nous poursuit, où que nous allions. Nous n'avons pas besoin d'être épiées vraiment pour avoir l'impression vive que nous le sommes; nous n'avons pas non plus besoin d'échouer pour croire en la possibilité de notre échec. La honte trace les frontières à l'intérieur desquelles nous nous permettons de bouger : elle nous signale ce qui est faisable, ce qui est possible (ce qui n'est pas faisable, ce qui n'est pas possible). Elle se déguise en retenue, en discrétion, en pudeur. Elle nous fait vertueuses. Avant même que nous ayons fait, que nous ayons dit quoi que ce soit, elle nous oblige à nous interrompre : nous ravalons ce que nous allions dire, faisons semblant de ne rien vouloir. À mi-voix, nous dirons — ma jupe est trop longue, mes bras, trop faibles; je laisse mon tour à un·e autre, je

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 86. Des traductions approximatives de chacune des citations longues qui sont en anglais se trouvent en Annexe.

n'en serai jamais capable, je n'en ai même pas envie. Nous ne dirons pas que c'est la honte qui nous retient : ce serait honteux. Nous préférerons nous retirer.

Que la honte colle à nos corps est nécessaire au maintien de l'ordre social : elle justifie notre soumission en même temps qu'elle la perpétue<sup>32</sup>. Plus encore, Sandrina Joseph avance qu'il n'est pas donné à la personne soumise de rompre avec le discours dominant, puisque c'est de lui dont son existence sociale dépend<sup>33</sup>. Dans un contexte de domination (qu'elle soit genrée, raciale, économique), se voir assigner une place dans l'ordre social se fait au prix d'être contraint·e en même temps à la conserver.

On nous fait croire qu'il nous faut être honteuses pour que nous soyons aimables, pour que nous soyons aimées. Nous confondons politesse et servitude<sup>34</sup>, rapetissons à vue d'oeil. Nous faisons de la honte un mode d'être-au-monde<sup>35</sup>, une manière d'exister. Nous devenons cassables.

/

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>33</sup> Sandrina Joseph, *Objets de mépris, sujets de langage*, Montréal : XYZ éditeur, 2009, p. 26.

<sup>34</sup> Camille Readman-Prud'homme, *op. cit.*, p. 84.

<sup>35</sup> Sandra Lee Bartky, *op. cit.*, p. 84.

**il aura fallu disparaître mille fois pour enfin reconnaître ce qui s'efface**

ce matin il m'a fallu plusieurs minutes avant de me résoudre à me jeter à l'eau. la rivière est pleine et la plage inondée. des branches énormes flottent puis s'échouent sur les rives. l'eau qui les charrie porte la trace des orages qui ont fait tomber les arbres de l'hiver qui s'est éternisé. elle est si froide qu'elle donne l'impression lorsqu'on y plonge que la peau et les muscles se détachent des os que le squelette seul s'anime. mouillée jusqu'à la taille j'ai arrosé la nuque les épaules les bras. j'ai compté jusqu'à trois puis me suis ravisée. à nouveau j'ai compté puis cette fois me suis laissée glisser. aussitôt mes jambes ont tracé de grands cercles qui me gardaient à flot mes bras se sont agités. il m'a semblé alors avoir changé de peau. toute enveloppée par l'eau glaciale je n'étais plus tout à fait celle qui craignait il y avait une seconde d'être emportée par le courant. plus tard j'ai pensé — *chaque tentative trouve son début en un désistement.*

Nous portons sous la peau et sur elle la trace des agressions dont nous avons nous-mêmes été la cible et celle, aussi, des violences qu'ont subies nos amies, nos soeurs, nos mères, nos voisines, les femmes dont nous ne connaissons rien. La honte qui nous prend à bras-le-corps ne nous vient pas de nulle part : elle nous a été léguée comme une manière de nous tenir en rang, comme un moyen d'annuler notre volonté. Elle transforme nos mouvements, les restreint et les empêche.

Alors qu'elle s'attarde aux corps féminins tel qu'ils sont vécus dans les sociétés contemporaines, urbaines, industrielles, capitalistes et patriarcales, Young observe que les mouvements qu'ils dessinent sont généralement timides<sup>36</sup>, et comme étrangement limités. Elle note :

Typically, [women] lack an entire trust in our bodies to carry us to our aims. There is, I suggest, a double hesitation here. On the one hand, we often lack confidence that we have the capacity to do what must be done. [...] The other side of this tentativeness is, I suggest, a fear of getting hurt, which is greater in women than men<sup>37</sup>.

Ainsi, même les actions les plus simples (marcher, se pencher, grimper pour atteindre quelque chose qui se trouve en hauteur) sont souvent marquées par une sorte d'hésitation. Nous freinons nos gestes, réprimons nos élans, amorçons un mouvement puis nous ravisons aussitôt. Ce n'est pas que nous manquions de force, d'adresse ou de volonté; seulement, nous existons comme coincées à l'intérieur d'un espace imaginaire qui nous enceint et que nous ne nous sentons pas libres de dépasser<sup>38</sup>. Nous marchons en gardant les bras près du corps, nous nous assoyons en serrant les jambes. Dans les couloirs de l'école, nous portons nos livres en les tassant contre la poitrine; nous nous faufileons parmi une foule en croisant les bras devant nous comme si nous tenions un bouclier. Nos mouvements sont contraints — il ne faudrait pas déborder.

Tandis que nous tentons de nous concentrer sur l'action que nous sommes à accomplir (faire un pas en avant, escalader une falaise, lancer un ballon), il nous semble falloir aussi

---

<sup>36</sup> Iris Marion Young, *op. cit.*, p. 146.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 146.

nous assurer que nos corps font ce que l'on souhaite qu'ils fassent. Notre attention est divisée. Pour autant que nous reconnaissons que ce geste est porté par notre intention, que ce corps est le nôtre, il nous apparaît comme un objet presque distinct de nous-même, comme un outil davantage qu'une puissance. Selon Froidevaux-Metterie, qui s'inscrit en continuité avec la pensée de Young, ce principe de dissociation que nous avons intégré trouve son origine dans l'expérience que nous faisons de nos corps objectifiés, soumis à la fois au regard et au contrôle de l'autre<sup>39</sup>. Malgré qu'ils nous transportent et qu'ils rendent manifeste notre présence au monde, nos corps nous encombrant. Il nous apparaissent « comme un problème à résoudre, un obstacle à surmonter, une charge dont il faut s'alléger<sup>40</sup> », commandent à la fois que nous les traînions et que nous les protégeons. Ramenées constamment à notre état d'objets, nous peinons à échapper à notre image. Nous développons une conscience suraiguë de nos corps, cherchons à les saisir parfois plus qu'à les habiter. Nous sommes prises avec cette évidence sur laquelle se fonde notre existence corporelle : nos corps ne nous appartiennent pas exactement.

Parmi le monde, des regards nous attrapent, des corps se pressent contre les nôtres comme si nous n'étions pas là. Des hommes nous sifflent, nous hèlent, nous abordent en bafouillant des compliments mielleux qui n'en sont pas vraiment. Des débats publics font rage quant aux manières dont nous devrions pouvoir disposer de nos corps : nos droits ne sont pas inaliénables<sup>41</sup>. Sans cesse ramenées à la passivité à laquelle nous sommes obligées, nous apprenons à nous méfier de ce qui ne fait pas de bruit, « de ce qui se passe en douce, comme une couleuvre ou une loi<sup>42</sup> ». Nous avons perdu le compte des violences qui n'en finissent plus d'arriver. Nous nous contentons d'en écouter les récits<sup>43</sup>, retenons de notre mieux celles qui tombent pour éviter qu'elles ne se brisent.

Nous avons été longtemps réduites à l'état d'objets et le sommes toujours, à plusieurs égards et autant dans la vie publique que privée : c'est quelque chose que nous savons. Or,

---

<sup>39</sup> Camille Froidevaux-Metterie (2018), *op. cit.*, p. 35.

<sup>40</sup> Camille Froidevaux-Metterie (2022), *op. cit.*, p. 57.

<sup>41</sup> Roxane Gay, *The Alienable Rights of Women. Bad Feminist*, New York : Harper Collins, 2014, p. 279.

<sup>42</sup> Olivia Tapiero, *Rien du tout*, Montréal : Mémoire d'encrier, 2021, p. 14.

<sup>43</sup> Sara Ahmed (2022, 1<sup>er</sup> juin), *Feminist Ears, feministkilljoys. killing joy as a world making project*. <https://feministkilljoys.com/2022/06/01/feminist-ears/>

cette lucidité quant à notre situation dans l'ordre social ne nous éclaire pas mais nous alourdit. Young, encore, écrit :

The culture and society in which the female person dwells defines woman as Other, as the inessential correlate to man, as mere object and immanence. Woman is thereby both culturally and socially denied by the subjectivity, autonomy and creativity that are definitive of being human and that in patriarchal society are accorded the man. At the same time, however, because she is a human existence, the female person necessarily is a subjectivity and transcendence, and she knows herself to be. The female person who enacts the existence of women in patriarchal society must therefore live a contradiction : as human she is a free subject who participates in transcendence, but her situation as a woman denies her that subjectivity and transcendence<sup>44</sup>.

Conscientes que nos corps restent à disposition par-delà la rupture causée par les mouvements féministes<sup>45</sup>, nous avançons comme précédées par la honte. Nous nous supposons gauches et fragiles; nous nous connaissons vulnérables. Peut-être moins effrontément (et encore) qu'il y a quelques décennies, nos corps continuent d'être contrôlés, négligés, envahis. À ce propos et à titre d'exemple, la déferlante de témoignages qu'a provoqué le mouvement #metoo a révélé ce dont nous avons déjà, bien plus qu'une simple intuition, une connaissance viscérale : nos corps sont le premier et l'ultime bastion de la domination masculine<sup>46</sup>. En effet, tel que le remarque Froidevaux-Metterie, c'est cette « commune condition sexuelle placée sous le signe de la vulnérabilité, entendue comme “exposition” plus que comme “fragilité”<sup>47</sup> » qui marque notre expérience collective. Encore : nos corps, inéluctablement exposés à la violence, ne sont pas tout à fait souverains. La catastrophe continue d'avoir lieu.

Tenues de tolérer que nos corps soient publics, nous sommes pourtant gênées d'admettre qu'il nous arrive de vivre comme en-dehors de nous-mêmes. En petits comités, nous nous risquons à dire combien il nous est salvateur d'avouer enfin que nous mettons du temps, au début de chaque jour, à choisir les vêtements que nous allons porter. Nous disons *avouer* comme s'il s'agissait d'une faute qui devait être pardonnée. Il arrive même que nous ne nous obligeons plus à déjouer la convenance, qu'éhontées, nous parlions de choses *petites*. Nous

---

<sup>44</sup> Iris Marion Young, *op. cit.*, p. 144

<sup>45</sup> Camille Froidevaux-Metterie (2018), *op. cit.*, p. 14.

<sup>46</sup> Camille Froidevaux-Metterie, *Seins. En quête d'une libération*, Paris : Anamosa, 2020, p. 12.

<sup>47</sup> Camille Froidevaux-Metterie (2018), *op. cit.*, p. 14.

complimentons nos robes, la longueur de nos cils, les vagues de nos cheveux, la couleur de nos ongles. Ces instants où nous échappons à ce public imaginaire qui nous pourchasse et nous accable sont fugaces : il nous faut toujours recommencer. Nous gardons secrète la fierté qui nous grise lorsque nous en venons à nous sentir belles et l'envie qui nous brûle, quelquefois, de n'être que le corps avec lequel nous nous débattons. Il y a de la honte là aussi : tout n'est pas parlable<sup>48</sup>.

/

---

<sup>48</sup> Camille Readman-Prud'homme, *Pendant se taire*, suivi de *Ce que je suis dans le noir*, [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal], 2018, p. 18.

**parler est souvent faillir<sup>49</sup>**

une amie l'autre jour me confiait — *laisser aller ce qui nous fait violence quelquefois se vit comme une perte*. je ne me souviens plus précisément de ce dont il était question : les hommes qui nous déçoivent, les amitiés qui ne résistent pas au temps, les manières que l'on a de feindre la naïveté, les silences que l'on continue. pourtant cette phrase m'est restée. il est des deuils dont on pourrait penser qu'ils sont des délivrances mais qui ne nous libèrent pas. il est des déchirements qui s'expliquent mal. laisser aller ce qui nous fait violence quelquefois se vit comme une perte. il n'est pas simple de s'arracher à ce qui nous retient.

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 221.

Nous n'avons d'autre endroit que les corps dont nous sommes dépossédées pour contenir nos hontes et nos voix : elles ont lieu en nos ventres et en même temps. Il y a longtemps que nous mesurons nos emportements, que nous préférons laisser faire; « [i]l y a longtemps que nous nous taisons<sup>50</sup> ». Nous faisons attention de ne pas trop nous émouvoir, modérons nos impatiences, refoulons nos colères. Nous ne voulons pas déranger. En face d'hommes qui nous croient bêtes, nous faisons semblant de ne pas comprendre : cela vaut parfois mieux que de risquer d'être ridiculisée. Certains jours, nous perdons foi en ce que l'on nous écoute et lorsque nous nous hasardons à dire, nous perdons pied. Nous prévoyons les questions obliques, les railleries et la mauvaise foi. Nous nous embrouillons, nous mettons à bafouiller<sup>51</sup>. Nous en venons à croire que nous ne serons accueillies qu'à condition que nous nous amenuisions. Nous ne savons plus faire usage de nos voix dans toute la largeur qui leur est donnée.

Alors même que le corps prend la honte, elle le tire à l'intérieur de lui-même, l'aspire jusqu'à ce que la peau soit retournée, que la chair se retrouve à vif. De la sorte, elle force celle qui la porte à toujours chercher de quoi s'abriter. Nous nous recouvrons des silences que nous prolongeons, accumulons les choses qu'il est impensable que nous disions à qui que ce soit. Nous dissimulons des désirs, des passions, des égarements, des peurs, des étonnements, des faiblesses, des idées. Nous gardons des secrets dont il nous semble qu'ils nous gardent aussi. Lorsqu'il nous faut réclamer le droit de dire, lorsqu'un conflit point ou que le ton monte, nous nous replions sur nous-mêmes. Il nous arrive de vouloir dire *non* et de ne pas nous en croire légitimes. Il nous est arrivé de dire *non* et que l'on n'y fasse pas attention. Nous n'avons d'autre secours que le silence contrit.

La menace constante qui pèse sur nos corps fait obstacle à notre parole : nous apprenons à nous retrancher. En même temps qu'elle nous pousse à nous cacher, la honte devient notre

---

<sup>50</sup> Andréane Frenette-Vallières, *Sestres*, suivi de *Tu choisiras les montagnes*, [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal], 2018, p. 168.

<sup>51</sup> Mona Chollet écrit : Les circonstances et les interlocuteurs ont le pouvoir de révéler ou d'aimer des parties très diverses de nous-mêmes, de stimuler ou de paralyser nos capacités intellectuelles. Or la société assigne aux femmes et aux hommes des domaines de compétence très différents, et très différemment valorisés, de sorte que les premières se retrouvent plus souvent en situation d'être bêtes. [...] *Notre nullité est une prophétie auto-réalisatrice*. [...] Je suis prisonnière d'un cercle vicieux : je sens la condescendance ou le mépris de mon interlocuteur, alors je dis une énormité, confirmant ainsi ce jugement à la fois au yeux des autres et aux miens. (Je souligne.) Mona Chollet, *Sorcières : La puissance invaincue des femmes*, Paris : Zones, 2018, p. 178.

refuge. Elle est un dernier recours, une défense de fortune. Aussi, pour Serge Tisseron, le sujet honteux

se reconstitue comme unifié par son sentiment. Il ne court plus [alors] le risque d'être identifié à un objet. Il reprend conscience de lui-même comme individu honteux, mais comme individu tout de même. La honte le préserve ainsi du risque d'un assujettissement total à un autre<sup>52</sup>.

La honte qui nous tient nous sert aussi : en nous montrant hésitantes, en préférant nous taire, nous nous protégeons. Il apparaît moins douloureux de se choisir honteuse que de se voir humiliée.

Nous nous excusons par avance d'être importunes, préférons prévenir plutôt qu'affronter. Il y a des siècles que l'on nous souhaite dociles, dévouées, agréables, patientes; que nous nous appliquons à incarner la tempérance, la délicatesse, l'attention, la douceur, la prévoyance. Ayant appris à nous déconsidérer en preuve de notre amour, nous renonçons à nos voix. Nous nous perdons « dans un consentement absolu, [dans] une étendue abstraite qui dit perpétuellement *oui*<sup>53</sup> ». Or, ce vœu que nous faisons d'une tendresse qui serait sans réserve est intenable : nous nous dissolvons dans l'habitude que nous avons de constamment chercher à plaire<sup>54</sup>. Nous devenons transparentes.

Pour conjurer notre sort, il nous faudrait désapprendre à rétrécir, mais nous sommes lasses et effrayées. Nous avons à nous habituer à nos voix qui tremblent et qui cassent, à croire en ce qu'elles puissent être entendues. Nous avons à reconnaître ce qui, en nous, *refuse*<sup>55</sup>. Il faut bien commencer quelque part.

/

---

<sup>52</sup> Serge Tisseron, *op. cit.*, p. 58.

<sup>53</sup> Léonie Marion Jetten. *op. cit.*, p. 64.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 67

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 65.

**dans la paume de ma main j'ai dessiné une maison vide et des  
fenêtres ouvertes**

à la sortie de l'église alors que l'assemblée se rejoignait sur le parvis je me suis rendue chez ma grand-mère. j'ai poussé la porte descendu les quelques marches qui menaient au couloir qui menait au salon me suis assise sur l'accoudoir du fauteuil marron qui accueillait nos patientes. des bibelots ramassaient la poussière sur le rebord de la fenêtre. un cahier de mots croisés dont les pages retroussaient traînait sur le sofa. la télévision était éteinte. à l'écoute de ce que la maison cherchait à me rappeler j'ai consenti au temps et aux pleurs. avant de ne plus jamais revenir j'ai parcouru chacune des pièces : le salon, la petite cuisine, la chambre de ma grand-mère et la mienne juste en face. je n'ai touché à rien.

J'arrive dans l'écriture comme on s'invite dans la maison de celle qui ne reviendra pas. Bientôt, il faudra trier les meubles, vider les tiroirs, ouvrir grand les fenêtres et les portes, balayer les planchers. Or, pour un instant, il convient de seulement « laisse[r] les choses là où elles sont<sup>56</sup> ». L'écriture est avant tout un effort de présence.

La dernière fois que j'ai rendu visite à ma grand-mère, j'ai d'abord voulu garder le souvenir précis de chacun des objets qui faisaient son quotidien — les photos encadrées qui étaient alignées sur le meuble en face de son fauteuil (ma mère, mes tantes, mon cousin et moi lorsque nous étions enfants), la boîte à chapeau dans laquelle elle gardait les nécrologies de ses mort-es, qu'elle avait découpées dans le journal; les napperons en dentelle qui étaient sur toutes les tables, les quelques rameaux accrochés aux murs, le coffret de biscuits assortis dans lequel étaient rangées les aiguilles à tricoter et la laine. Je me suis raidie dans une attention forcée. Je n'ai pas tenu longtemps. À vrai dire, je ne sais plus maintenant si la boîte des mort-es était à la vue ou si elle était dans une armoire, si cette photo de mon cousin et moi décorait le salon ou plutôt la cuisine. Ce n'est pas important. Je me rappelle avoir pleuré doucement et beaucoup, puis avoir senti quelque chose se desserrer : j'étais présente en ce lieu qui était figé dans une sorte d'attente, mais qui était encore résolument vivant. Il n'y avait rien à faire de plus.

Denise Brassard dit de la poussière qu'il est impossible de se débarrasser d'elle, qu'on ne peut que la déplacer<sup>57</sup> : elle porte l'empreinte d'une présence, se fait « volutes de mémoire<sup>58</sup> ». Dans une maison que l'on est à démeubler, la poussière survit à celle qui est morte et à l'époussetage. Elle se soulève, tournoie, puis finit par retomber. Il est inutile de s'acharner : elle ne disparaîtra pas. De même que les lieux se souviennent d'avoir été habités, les corps, en tant qu'ils sont des « collection[s] d'archives somatiques<sup>59</sup> » gardent la trace des expériences qui les ont formés. Si l'on ne se débarrasse pas de la poussière, on n'en vient pas non plus à effacer la marque des violences que l'on a subies, ni celle des joies qui nous ont soignées. Écrire, en cela, se fait comme entrer dans un lieu de mémoire (un appartement que

---

<sup>56</sup> Louise Warren, *Vivaces. Atelier mobile de lecture et d'écriture*, Montréal : Le Noroît, 2022, carte n° 49.

<sup>57</sup> Denise Brassard, *La sagesse de l'ours*, Montréal : Le Noroît, coll. Chemins de traverse, 2017, p. 26.

<sup>58</sup> *Idem*

<sup>59</sup> Erin Wunker, *op. cit.*, p. 56.

l'on quitte, les ruines d'une construction ancienne, une chapelle, une forêt) : il importe non pas de se souvenir d'absolument tout, non plus de réparer quoi que ce soit, mais de reconnaître ce qui est là.

En parcourant mes notes, je trouve ce poème d'Anna Babi, auquel je retourne souvent et que j'ai recopié à la mine, dans un cahier qui a l'air encore neuf :

On m'a promis une poussière de blé, d'or  
de feu, d'argile  
en d'autres temps les femmes ont tordu  
le cou des poules  
fait bouillir le sang les griffes  
on les a brûlées  
leurs corps répandus en petites poussières  
comme en pluie dans les villes d'Europe

elles sont l'argile coulante et épuisée  
que nul vent ne vient sécher  
cette terre est sous nos ongles  
avec la crasse et l'espoir  
*les longues mains les longues mains* pour vous gratter  
je les hérite de toutes mes grands-mères  
les longues mains affûtées  
réunies pour récolter la poussière<sup>60</sup>

Puis, au verso de la page, comme une réponse —

*nous nous relevons de terre. nos genoux sont sales, nos mains grises de poussière. nous léchons les paumes puis crachons dans des bords que nous ne refermerons pas. toutes les récoltes ne sont pas grandioses.*

Toutes les récoltes ne sont pas grandioses : la présence que requiert l'écriture est un exercice d'attention. Il ne s'agit pas de provoquer quelque chose d'extraordinaire, ni même de se rendre si largement disponible que tout à coup s'ouvrirait une nouvelle dimension. Ce n'est pas un enchantement. L'écriture cherche moins à faire apparaître qu'à « permettre que quelque chose arrive<sup>61</sup> ». Elle aménage un espace propice à ce que se déploie une scène<sup>62</sup>, à ce que se déposent la honte, la peur, l'inquiétude (les émerveillements de peu de chose, les amours timides, les instants de félicité).

<sup>60</sup> Anna Babi, *Vivarium*, Montréal : Les éditions du passage, 2021, p. 32.

<sup>61</sup> Léonie Marion Jetten, *op. cit.*, p. 75.

<sup>62</sup> *Idem*

Pour que la poussière puisse être cueillie, que le corps puisse se lire, il est essentiel que le geste d'écrire n'en soit pas un qui enferme. L'attention dont il est ici question est presque étrangère à la concentration : elle n'a rien à voir avec la productivité, encore moins avec la production. De même, elle ne tolère pas la rigidité de la vigilance, ni la sévérité de l'observation. Tout au contraire, elle a la contemplation pour ancêtre; elle partage avec la rêverie et la méditation une vague ressemblance. L'attention qui permet qu'écrire advienne a tout à voir avec la proximité que suppose la veille, avec celle à laquelle oblige le soin. Léonie Marion Jetten écrit :

On veille une mourante, une enfant, une malade, une morte. On protège, mais pas d'une manière ferme, vigilante — ce n'est pas une surveillance. [...] Ce que la veilleuse protège est vulnérable parce qu'une transformation advient, un mouvement (une naissance, une mort) bouleverse son intimité. Celle qui veille sur un être ou un espace n'est pas là pour empêcher les éléments du dehors d'affecter ce qu'elle protège. Elle ne le surveille pas — ne guette pas avidement ses moindres frémissements. Son rôle est de demeurer proche, sur le seuil, et de préserver cette vulnérabilité en lui permettant de rester ouverte. La veilleuse peut osciller dans son attention — jamais dans sa tendresse<sup>63</sup>.

L'écriture exige une présence qui soit à la fois précise et souple. Au chevet d'une personne dont les heures s'épuisent, tout se passe comme sereinement. On remonte les couvertures, on replace les oreillers, on parle du temps qu'il fait, des oiseaux qui viennent à la fenêtre, des galettes que l'on a préparées. On se tient la main. Pareillement, on accueille doucement celle qui pleure. On met l'eau à bouillir, on choisit chacune sa tasse, on rapatrie les chats pour qu'ils viennent ronronner contre les corps recroquevillés sur le sofa. On se tient proche. Cette attention-là n'est pas statique. Elle travaille, dans sa mouvance, à pratiquer des ouvertures : pour que les mourantes puissent mourir, celles qui veillent choisissent de rester là<sup>64</sup>. Pour qu'il soit rendu possible de dire la honte, j'ai à reconnaître que *ce qui est là* est un entrelacs de contradictions — il y a du doute, du chagrin, une envie de tout effacer, quelque chose qui ressemble à de l'amour.

Je me rappelle à la sagesse de Mary Oliver, qui note :

---

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 72.

It has been remarked, about my own writings, that I emphasize the notion of attention. This began simply enough : to see that the way the flicker flies is greatly different from the way the swallow plays in the golden air of summer. [...] *Attention without feeling, I began to learn, is only a report. An openness — an empathy — was necessary if the attention was to matter. [...]*<sup>65</sup>

Il ne sert à rien de me crisper, de fixer le regard ou de figer le corps : il n'est pas souhaitable que je m'affaire à empêcher. Plutôt, il importe que je laisse les choses arriver. Souhaiterais-je ardemment que la honte se manifeste, qu'elle se présente en tendant la main, elle resterait tapie jusqu'à ce que je baisse la garde. Elle ne se laisse pas facilement apprivoiser. Pour autant, elle ne me déserterait pas : c'est une certitude qu'il m'est permis d'avoir. Pour en venir à l'écrire, il me faut cultiver une présence qui ne soit pas inquiète. Plus encore, il me faut consentir à être traversée.

/

---

<sup>65</sup> Mary Oliver, *Our World : photographs by Molly Malone Cook / texts by Mary Oliver*, Boston : Beacon Press, 2007, p. 71. (Je souligne.)

À la fin du premier essai d'un ouvrage qui en rassemble plusieurs, qui, tous, témoignent d'une sorte de curiosité à l'égard du vivant, Oliver, encore, écrit : « Attention is the beginning of devotion<sup>66</sup> ». Je relis cette phrase, la retranscris sur une feuille blanche que je détache minutieusement d'un carnet. J'en fais un signet pour le livre que je suis à lire. Quand je l'ai terminé, je le range parmi les autres qui s'empilent sur mon bureau. Je récupère le bout de papier qui m'a servi de marque-page, le glisse sous la couverture du livre que j'entamerai demain : je n'ai pas fini de comprendre. Quelque chose de cette phrase pourtant toute simple m'échappe. Alors que je m'é gare, que je poursuis des lectures dont il me semble qu'elles me tirent du travail en même temps qu'étrangement, elles le nourrissent, cela m'apparaît : le dévouement que permet l'attention relève de la sollicitude. Simone Weil, qui s'est longuement attardée à l'attention en tant qu'elle est « à son plus haut degré, [la] même chose que la prière<sup>67</sup> », affirme qu'elle suppose « la foi et l'amour<sup>68</sup> ». Bien que le vocabulaire de la philosophe soit celui de l'ascétisme auquel elle se consacrait, je trouve chez elle comme une clairvoyance : le dévouement, autant que la dévotion, que la prière, nécessite du silence. Or, il n'aspire ni à la grâce ni à l'illumination, mais trouve sa finalité en une sorte d'écoute qui est aussi un espace. L'écriture, cet exercice d'attention, rétablit le silence qui rend possible d'avoir soin de ce qui ne s'entend pas à travers le bruit.

Ainsi que le remarque Sophie Bourgault, le silence, de tout temps, s'est imposé comme un symbole incontournable du patriarcat<sup>69</sup> : les femmes aimées se taisent, il en va des usages de la politesse et de la séduction. La honte millénaire qui colle à nos corps a fait perdre à nos voix le chemin qu'il leur faut emprunter pour être seulement audibles. Nos gorges se sont asséchées. Cependant, le problème est plus large encore. Il ne suffit pas à la voix d'être forte, ni même à ce qui est dit d'être juste : la parole est nécessairement constituée de voix *et d'écoute*<sup>70</sup>. En ce sens, le fait même du silence se complexifie. S'il est l'instrument de l'oppression sexiste, s'il nous enferme et nous éloigne les unes des autres, il est pourtant

---

<sup>66</sup> Mary Oliver, *Upstreams : Selected Essays*, New York : Penguin Press, 2016, p. 8. (Traduction libre : L'attention est le commencement du dévouement.)

<sup>67</sup> Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, Paris : Éditions Plon, 2019 [1947], p. 182.

<sup>68</sup> *Idem.*

<sup>69</sup> Sophie Bourgault, Repenser la voix, repenser le silence : l'apport du care. Dans Bourgault, Sophie et Julie Perreault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal : les Éditions du remue-ménage, 2015, p. 166.

<sup>70</sup> Sarah Brunet Dragon, *Cartographie des vivants*, Montréal : Le Noroît, coll. Chemins de traverse, 2018, p. 101.

indispensable à notre déprise : nos voix ont besoin de silence pour pouvoir enfin s'élever. Je ne discours pas ici pour que s'ouvrent des espaces publics et partagés où l'on entende les voix étouffées — c'est un projet pressant en lequel je crois, mais celui de l'écriture est moins grandiose. Plutôt qu'une scène, qu'une tribune, l'espace qu'elle dégage est intime. Fiona Robinson, qui théorise l'éthique du *care*, explique :

Effective listening requires learning how to be truly attentive to others, as well as nurturing the virtues of patience and trust. [...] While there is much attention paid to « speaking » – having a « voice » – in politics, and some attention paid to being « heard » by others, it is assumed that those others will know how to, and be inclined to, listen to those voices<sup>71</sup>.

L'attention que réclame le travail de l'écriture m'amène à entendre ce qui, en moi, voudrait parler. À la différence du silence contraint, celui qui est souhaité en est un d'ouvertures. En m'efforçant de ne pas enterrer de la mienne ces voix qui me fondent, j'apprends à les distinguer — ici, la peur que j'ai des hommes qui promettent qu'ils ne connaissent pas la colère; là, celle que l'on me ridiculise si j'essaie sans tout à fait savoir comment; là encore, la joie tranquille que je trouve à faire des biscuits et des tartes. Là, enfin, la honte de n'avoir pas, à ce moment précis et que je me refuse à raconter, compris ce qui m'arrivait.

Le dictionnaire définit le dévouement comme *une disposition à servir*. En m'asseyant pour écrire, dans ce silence vaste qui est le même que celui qui soutient la prière, je choisis que ma voix se dévoue à celles qui m'habitent. Je choisis de m'appliquer à les écouter, toutes. Je me découvre entière : quand je ne parle pas, je continue de respirer. Je ne m'arrache pas au vivant.

/

---

<sup>71</sup> Fiona Robinson, Stop Talking and Listen : Discourse Ethics and Feminist Care Ethics in International Political Theory Millenium. *Journal of International Studies*, vol. 39, n°3, mai 2011, p. 12.

L'attention redonne au silence sa porosité : faire acte de présence est une première tentative d'apparition. Avant même qu'il ne soit envisageable d'« ancrer ma parole dans un corps<sup>72</sup> », il me faut supporter d'y rester<sup>73</sup>. Alors que la honte ordonne l'exil<sup>74</sup>, qu'elle force celle qui est aux prises avec elle à chercher des cachettes, la présence s'érige en discipline — chaque jour, *rester là*. Pour écrire, il est primordial que j'apprenne (c'est immense) à habiter le corps avec lequel je me réveille. Je sais qu'il est le seul passage par lequel peut espérer poindre ma voix. Ainsi,

je ne suis pas ici en mission, mais en présence. Que cette présence passe entre autres et se communique par la voix, cela est sans doute souhaitable, mais pas absolument nécessaire. La parole est un aspect, une facette de la présence, qu'elle peut bien sûr contribuer à densifier, à intensifier, mais elle ne la réduit ni ne la contient, pas plus qu'elle ne la retient dans un sens ou qu'elle ne l'épuise. Elle la signale, tout simplement, l'indique, la place en un lieu<sup>75</sup>.

La présence à laquelle je m'adonne m'intime de patienter, sans attendre : *non plus vouloir, mais permettre*. Lorsqu'enfin je m'essaie à écrire, le silence n'est pas rompu. Plutôt que brisé, le voilà qui se gonfle de ma voix. Ce silence est une étendue que le poème élargit.

Gabrielle Giasson-Dulude, dans l'étude qu'elle fait du mime corporel, propose que « [l]e mime, comme le poème, décharge la parole des rigidités langagières<sup>76</sup> ». S'il convient, dans la conversation, de s'efforcer à combler les vides, le mime, autant que le poème, fait du silence sa condition. Ceci étant, quelque chose demande à être écoutée : une parole s'articule. À la différence du mime, cependant, le poème travaille avec la voix. Or, cette voix qui se refuse à être bruyante n'a rien d'une frontière ou d'une conquête<sup>77</sup>. Elle est, à son tour, une tentative d'apparition.

Il est impensable, au-dehors, que se côtoient la honte que je traîne et ma voix, puisque la première étouffe la seconde, qu'elle la contraint et la condamne. Toutefois, l'espace intime de

<sup>72</sup> Andréane Frenette-Vallières, *op. cit.*, p. 101.

<sup>73</sup> *Idem*

<sup>74</sup> Anne Dufourmantelle, *Puissance de la douceur*, Paris : Payot, coll. Manuel Payot, 2013, p. 120.

<sup>75</sup> Denise Brassard, *op. cit.*, p. 89.

<sup>76</sup> Gabrielle Giasson-Dulude, *Les chants du mime: en compagnie d'Étienne Decroux*, Montréal : Éditions du Noroît, coll. Essai Noroît, 2017, p. 19.

<sup>77</sup> René Lapierre, *Renversements : l'écriture-voix*, Montréal : Les Herbes rouges, coll. Essais, 2011, p. 91.

l'écriture permet que chacune ait lieu. Cette honte que la voix ne menace plus de faire disparaître se garde de l'empêcher; cette voix redonnée au corps ne recouvre ni la honte, ni le corps — elle écoute. En même temps qu'elle trouve en l'écriture un endroit où s'étendre, ma voix tient sa promesse : avant tout, faire en sorte que ce qui demande à être écouté puisse s'entendre.

Cet espace de parole n'en est pas un de lutte : il n'y a pas de réponse à trouver, rien à rendre à quelque interlocuteur·ice. Alors même que le poème révèle la honte, il n'en est pas l'aveu. Il lui pratique un passage. Si l'on avoue une faute commise, que l'on se reconnait dès lors coupable d'avoir failli ou d'avoir manqué, l'on *admet* quelque chose sans pour autant s'en trouver responsable. Aussi ne s'agit-il pas ici d'avouer la honte mais de l'admettre, de l'accueillir comme une vérité sans chercher un pardon. Par ailleurs, au contraire de la chose avouée, celle qui est admise n'oblige pas à tout dire. Elle n'est pas une confession. Chaque repaire n'a pas à être démantelé, chaque jardin secret, prévenu d'une pancarte<sup>78</sup>. La honte que l'on admet se dépose doucement, sans qu'il ne faille tout déranger.

Le poème est une ouverture (une brèche, une porte); la voix qui le fait « ne constitue pas un enfermement mais un ajouement de l'être<sup>79</sup> ». À l'envers de ce que des siècles à se débattre pour être seulement entendue lui ont inculqué, elle ne s'élève ni au-dessus, ni contre. Elle fait *avec*. Cet effort d'apparition en est un de transparence : en même temps qu'il n'est pas nécessaire de tout dire, il importe, pour soi-même, de poursuivre chaque tremblement, chaque hésitation. Il en va d'une sorte de bienveillance, et d'une exigence envers soi<sup>80</sup>. Le poème ne m'offre pas un endroit où me terrer : il laisse tout paraître<sup>81</sup>.

Giasson-Dulude, encore, avance que l' « [o]n n'écrit pas pour ne pas jouer la comédie dans la vie, peut-être seulement pour transplanter ses secrets en d'autres terres [, pour] les regarder fleurir<sup>82</sup> » Aussi, pendant plusieurs mois, j'ai répété : *j'écris un texte qui parle d'une*

---

<sup>78</sup> Anne Dufourmantelle, *op. cit.*, p. 85.

<sup>79</sup> René Lapierre, *op. cit.*

<sup>80</sup> Gabrielle Giasson-Dulude, *op. cit.*, p. 26.

<sup>81</sup> Louise Warren, *Apparitions : Inventaire de l'atelier*, Montréal : Nota Bene, 2012, p. 70.

<sup>82</sup> Gabrielle Giasson-Dulude, *op. cit.*, p. 126.

*rivière et des plantes qui poussent dans mon appartement.* Je ne le disais pas pour me cacher, je ne crois pas non plus que je mentais. Mes secrets, je le crois, en étaient à fleurir. Je touchais, sans le prévoir, à une vérité souterraine : la honte que l'on se résout à écouter nous laisse enfin tranquilles. Ce n'est pas dire qu'elle disparaît, ni même qu'elle s'éloigne. Elle s'installe. À côté d'elle (à travers, tout autour), ma voix trouve une place.

/

**toutes les prières du monde ne nous promettent pas d'être  
jamais exaucées**

ce matin pendant les louanges l'une des sœurs bâillait à n'en plus finir. les autres se tenaient debout et elle s'était assise. elle était la plus vieille et la plus voûtée. j'ai pensé — *cette fatigue est bien chez elle ici*. je sais que ma grand-mère en aurait dit que ces prières avaient été chantées tellement de fois que le ciel s'était ouvert déjà et qu'il fallait bien se reposer.

de part et d'autre de l'allée qui mène à l'autel des stalles de bois s'alignent sur trois rangées. quelques centaines de religieuses vivaient ici. c'était il y a longtemps. désormais elles sont six qui se rejoignent à l'aurore pour les laudes. elles portent des lainages par-dessus leurs habits. octobre s'installe et cette maison est longue à chauffer. à l'entrée du chœur une femme enlève ses chaussures.

Je comprenais jusqu'à hier que cette habitude que j'ai de me retrouver en chaussettes, où que je sois, me servait à me cacher et me gardait de m'enfuir : l'on ne m'entendrait pas arriver et je devrais m'arrêter si l'impulsion de partir me prenait tout à coup. C'était à la fois un repli et une tentative de contourner un réflexe. Or, cela m'est apparu à la vue de cette femme qui, avant d'ouvrir son livre d'heures, a déposé à côté de ses pieds les souliers qu'elle avait retirés à la porte de la chapelle : ici, ce geste témoignait d'une forme d'amour. J'ai pensé — que l'on se déchausse pour entrer chez soi n'est pas étranger à cette attention à ce qui est sacré.

Aussi Mary Oliver m'invite-t-elle à concevoir le poème comme un temple (un champ, une chambre), un endroit « où l'on entre et à l'intérieur duquel l'on s'assoit pour ressentir<sup>83</sup> ». Avant d'être le lieu qui donne à la voix de s'élargir, il en est un de recueillement. Le silence du poème, lui aussi, relève en quelque sorte d'une attention à ce qui est sacré. À ce propos, Sarah Brunet Dragon explique :

J'ai été baptisée, mais je ne vais pas à l'église. Je touche au sacré par l'amour, la bonté; par le don, la dévotion au vivant — et quand j'écris « sacré », je ne veux pas dire « religieux ». Dans ma vie personnelle, il n'y a pas, au sens propre, de religieux. Mais, du sacré, oui : c'est ce qui émeut, ce qui chavire le coeur, ce qui rend plus humain. Surtout, ce qui permet de sortir de soi, de se dépasser.

[...] Est sacré ce qui blesse, ce qui troue, ce qui libère, délie et relie à la fois<sup>84</sup>.

La peur que j'ai me relie à celles qui ont peur; cette honte, cette blessure, est celle d'*au moins cent femmes*<sup>85</sup>. J'ai en la conviction profonde : ces choses qui « me tirent vers le monde<sup>86</sup> » relèvent du sacré. Il m'importe de faire attention à elles.

Ainsi, de même que les religieuses se recueillent dans la prière, je me pose pour écrire en faisant le souhait que cette voix ait soin de ce qu'elle déterre. Il n'est d'ailleurs pas anodin que le verbe prier signifie à la fois s'adresser à Dieu, et, simplement, demander. Cette dernière acception ne fait pas appel à la foi, mais elle requiert que l'on reconnaisse une

<sup>83</sup> Mary Oliver (2016), *op. cit.*, p. 12. (Traduction libre.)

<sup>84</sup> Sarah Brunet Dragon, *op. cit.*, p. 146.

<sup>85</sup> Laurie Bédard, *Les univers parallèles*. Montréal : Le Quartanier, 2021, p. 45.

<sup>86</sup> Sarah Brunet Dragon, *op. cit.*

nécessité<sup>87</sup>. En m'attardant aux voix inaudibles qui me constituent, je remarque qu'elles n'ont besoin, finalement, que d'être tenues. De même que les bords laissés à traîner sur le balcon et près des fenêtres recueillent l'eau de pluie, le poème s'offre d'accueillir la honte. Il ne l'encontre pas, il la reçoit. Encore : il est essentiel que le geste d'écrire n'en soit pas un qui enferme.

Depuis plusieurs jours, cette phrase que j'ai entendue me revient comme une vague — *I want to take off the shoes of my voice so that I can enter a place with care, so that I can do the work that I need to do*<sup>88</sup> Que ma voix se défasse de quelque orgueil qui la pousserait à tout prendre est fondamental : écrire m'amène à concevoir la parole comme un chœur, cette partie d'une église ou d'une chapelle où se rejoignent les moniales pour chanter. À l'entrée du poème, j'enlève mes chaussures. C'est une marque de respect, et d'amour, à l'égard de ce avec quoi je compose : cette peur de casser en mille dit la fragilité du corps qui connaît la faim comme une ancienne amie, cette joie trouvée à nager dans la rivière témoigne d'une volonté d'échapper à l'angoisse. Cette honte floue parle des violences qui ne se disent pas. Parmi elles, ma voix, premièrement, fait silence. Il ne s'agit pas, pour elle, de *prendre* la parole — elle la relaie. Cela atteste la sollicitude à laquelle elle s'applique.

Une amie dont le travail façonne le mien me dit, un matin — *en fait, nous ne sommes pas au centre de notre propre voix*. Quelle perspicuité, quel soulagement. Dans un chœur, dans un chant, l'on distingue sa voix mais l'on ne peut pas la dégager de celles des autres : toutes s'entendent, égales. Elles ne s'affrontent pas, ne se perdent pas non plus. Pareillement, le poème permet que toutes les voix qui me remplissent se rencontrent sans qu'elles ne s'enterrent : peur, honte, joie, désir, amour. Parler avec elles m'apprend qu'il me faut avoir confiance en ce qu'elles ne m'enterreront pas non plus.

---

<sup>87</sup> Pádraig Ó Tuama, interviewé par Krista Tippett (2017, 2 mars), *On Being* (« This fantastic argument of being alive »). [Épisode de balado audio]

<https://onbeing.org/programs/padraig-o-tuama-this-fantastic-argument-of-being-alive/>

<sup>88</sup> Ocean Vuong, interviewé par Krista Tippett. (2020, 30 avril), *On Being* (« A Life Worthy of Our Breath »).

[Épisode de balado audio] <https://onbeing.org/programs/ocean-vuong-a-life-worthy-of-our-breath-2022/>.

(Traduction libre : Je souhaite retirer les chaussures de ma voix pour que je puisse entrer quelque part avec soin, pour que je puisse faire le travail qu'il faut que je fasse.)

En m'exerçant à le faire, j'en viens à trouver en ma voix quelque chose de celle de ma grand-mère (de l'air, du calme, du souci); quelque chose aussi de celle, grave, de ma mère, à qui l'on a fait croire que parler d'amour la ferait faiblir, du chuchotement de celles qui regardent les hommes qui les ont blessées s'en tirer sans une égratignure, du cri de celles dont les corps ne suffisent plus à les contenir. Aussi me semblait-il, au tout début de mon parcours à la maîtrise, et alors que ma directrice de recherche m'avait accueillie, toute hésitante, et qu'elle m'avait comme enveloppée, que sa voix me soulevait : je puisais là le courage de m'essayer à parler.

Depuis sa mort, l'impression me reste que ma voix désormais porte un peu de la sienne. Dans les jours qui ont suivi sa perte, il m'est apparu que ce texte que j'en étais à presque finir accusait l'absence de ses mains pour le recevoir.

René Lapierre écrit que « [q]uoi qu'elle tente, la voix ne peut être qu'adressée; vouée à la présence, confiée<sup>89</sup> » : je comprenais tout à coup que la mienne, ici, lui était dédiée. Je voulais apprendre à parler comme elle. Je voulais qu'elle soit fière de me voir ne plus m'écrouler. Il m'a fallu un temps de flottement pour que cette confiance que je lui accordais trouve à l'intérieur un endroit où se poser. Cette voix qui résonne en mon ventre est composée de la sienne et de mille autres, qu'elle protège et qui la protègent en retour : écrire, ceci étant, se constitue en « un ramassage, un exercice d'humilité<sup>90</sup> ».

/

---

<sup>89</sup> René Lapierre, *op. cit.*, p. 97.

<sup>90</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, Paris : P.O.L., 2010, p. 56.

Dehors, il a neigé à plein ciel et le jour bleuit lentement. Il est encore très tôt. Je mets l'eau à bouillir puis je nourris les chattes qui me suivent en miaulant. Pendant que le thé infuse et qu'il tiédit, j'allume des chandelles, j'amène une couverture là où je suis à m'installer. Après qu'elles aient mangé, les chattes retournent dormir près des calorifères. Chaque matin ressemble à celui d'hier : je m'en réjouis. Il y a quelques semaines, il m'est apparu que j'avais envie de choses claires — peindre les murs de la cuisine en jaune, marcher dans le froid jusqu'à ce que les joues picotent, décrocher les rideaux pour les laver, tailler le philodendron dont les tiges touchent presque au plancher, terminer quelque chose.

Une chose claire : pour écrire, il me faut avant tout me retirer.

Si l'on ne teste pas l'écho d'une chapelle en élevant la voix, on ne parle pas non plus à tous vents de la honte que l'on traîne : ce serait indécent. L'écriture exige que l'on se soustrait, pour un temps, au « manège de la monstration de soi<sup>91</sup> ». Il ne s'agit pas là d'une disparition. Cette solitude choisie n'est pas un recul ni un désistement. Elle permet que l'on se révèle sans que pour autant l'on risque de se déconstruire. Ce corps est cassable, cette voix aussi. La menace à laquelle se sont accommodés nos corps s'est inscrite en ma chair : l'intuition du danger trace chacun de mes mouvements.

Je pince les lèvres, croise les jambes, roule les épaules vers l'arrière. Je me fais belle, souhaite à la fois que l'on me regarde et que l'on ne me voit pas. Pareillement, je guette les moindres inflexions de ma voix. Je m'efforce de camoufler son inconstance, sa rugosité : je sais que la laideur trahit, que la faiblesse s'entend. Toute une existence passée à *faire attention* m'a donné la méfiance pour seule alliée. Couvée par la honte comme par une mère, j'avance dans l'écriture avec la réticence d'une enfant qui s'éloigne de la maison sans en avoir demandé la permission. Partout, et tout le temps, je me tiens comme au bord de l'effacement. Je mesure l'amplitude de mes gestes, la précision de mes mots. Je ne veux pas me tromper. Je parle en répétant des phrases que je connais par coeur et qui ne sont pas les miennes, m'y agrippe comme à autant d'appuis. Je ne veux pas risquer de tomber. Cet état de

---

<sup>91</sup> Pierre Zaoui, *La discrétion. L'art de disparaître*, Paris : Éditions Autrement, coll. Les Grands Mots, 2013, p. 10.

surveillance me fatigue. Pour autant que l'on pourrait croire que la solitude que nécessite l'écriture serait une délivrance, elle ne suffit pas à ce que le corps se desserre. Cette contrainte à laquelle nous nous plions est également ce par quoi nous nous éprouvons. Je parle depuis un corps dont les limites ont été enfreintes : il me faut apprendre à faire la différence entre ce qui représente un danger réel et ce qui appartient à la peur.

Aussi, à mesure que je m'applique à *rester là*, l'inconfort d'abord presque étouffant de cette « séparation d'avec les autres gens autour<sup>92</sup> » s'atténue. Peu à peu, je comprends que je peux à la fois échapper à la vue des autres et continuer d'exister. Je découvre là une permission. À l'abri des regards, mon corps qui n'est plus agité par autant d'inquiétudes devient enfin supportable. Ma voix y trouve un ancrage. Cependant que je l'apprivoise, je réalise que « cette solitude réelle du corps<sup>93</sup> » n'a finalement rien d'une absence. Elle n'est pas absolue. J'entre dans le poème (cette maison, cette forêt, ce chœur) avec la certitude d'y être, en quelques sortes, accompagnée. Ces voix qui devinent en la mienne un passage ne m'ont pas délaissée. Cette pensée me rassure. L'écriture me donne à m'installer dans cet écart entre la claustration et la soumission docile à l'ordre des choses. Elle me permet d'apprendre à parler sans craindre.

Une amie, la même, m'écrit en me parlant de tendresse, de mollesse, de prière. Alors que plusieurs jours ont passé sans que je n'écrive même une seule phrase, à la lire, une volonté me prend d'essayer encore. *Je ne suis pas au centre de ma propre voix* : voici que la sienne m'élève. Que nous parlions un langage même ne me dépouille pas, ne menace pas de m'aplatir. Tout au contraire, que nous tenions à plusieurs mains ce qui nous déborde me donne du souffle. J'en suis à désapprendre la parole comme une arène : celle que le poème travaille à déplier se dérobe à toute dynamique de pouvoir. Rien à réclamer jalousement, rien à posséder. Il n'y a ici ni adversaire, ni auditoire; ni combat, ni spectacle. En renonçant à quelque aspiration qu'elle aurait à la toute-puissance, cette parole travaille à ouvrir plutôt qu'à prendre.

---

<sup>92</sup> Marguerite Duras, *Écrire*, Paris : Gallimard, 1993, p. 15.

<sup>93</sup> *Idem*

En ce sens, à condition que la solitude, que le silence qu'elle commande ne se prolongent pas indéfiniment, l'écriture se fait une déclinaison de l'expérience de la discrétion telle que l'entend Pierre Zaoui. Au lieu d'une vertu ou d'un trait de caractère, la discrétion dont il rend compte décrit une posture. Elle ne sert pas à la convenance ni à la politesse; ne relève pas de la peur, de la ruse ou du calcul<sup>94</sup>. Elle est une expérience vivante, volontaire. L'objectif n'en est pas d'arriver à s'effacer subrepticement et en tout, mais d'en venir « à disparaître lentement et à réapparaître lentement, suivant une alternance réglée [...] »<sup>95</sup>.

Ainsi, la parole discrète à laquelle convie l'écriture se fait en dehors « de l'ordre temporel ordinaire où chaque instant succède un avant et précède un après<sup>96</sup> ». Insoumise aux impératifs de la discussion, elle ne répond pas de l'idéal de droiture, de clarté et de justesse qui nous est donné comme la condition à remplir pour que nous soyons écoutées. À l'écart du monde et au milieu du silence, nous apparaissions par tâtonnements et d'échec en échec. Il n'y a personne ici qui nous regarde. Pour un moment, la peur dont on sait qu'elle nous a parfois sauvées relâche son étreinte. La discrétion à laquelle nous sommes obligées devient ce par quoi nous nous déprenons : non plus une manifestation de la honte, elle est ici le témoin d'un effort soutenu d'écoute, de présence. C'est un retournement. Nous faisons de se blottir *un lieu, une manière de se tenir debout*<sup>97</sup>, de la défaite de notre parole une rivière dans laquelle nous plongeons jusqu'au cou.

/

---

<sup>94</sup> Pierre Zaoui, *op. cit.*, p. 79.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>97</sup> Noémie Roy, *Parmi celles qui flambent*, Montréal : Les herbes rouges, coll. Hors-collection, 2021, p. 64.

**par précaution et parce qu'il le fallait nous avons décidé d'incarner la bête<sup>98</sup>**

ce matin après l'orage il s'est formé un brouillard sur le grand lac près de là où nous dormions. en quelques minutes il s'est dissipé en une brume qui s'élevait jusqu'à la cime des arbres au plus haut des montagnes. je marche à pas discrets sur le quai puis m'assois tout au bout. je plonge les pieds dans l'eau. des petits achigans n'en font pas de cas. en prenant appui sur le quai je descends le corps jusqu'à la taille pour me laisser tomber. mon visage ma poitrine mon ventre mes cuisses jusqu'aux genoux sont à la hauteur de la brume. le reste est immergé. les profondeurs du lac me renvoient l'écho de ma respiration un clapotis me vient de sous la surface : des bernaches ont amerri tout près. habituée aux rivières le calme du lac m'étonne. je n'ai pas besoin de m'agiter. flotter suffit à ce que je ne coule pas.

---

<sup>98</sup> Laurie Bédard, *op. cit.*, p. 11.

les mousses nous enseignent à considérer les interstices comme des endroits qu'il est possible d'habiter. plutôt que de s'acharner à occuper les espaces où elles seront défiées elles se logent dans les aspérités des écorces sur les parois rugueuses des roches dans les cavités des arbres morts. elles résistent au manque de lumière et au dessèchement. comme elles nous choisissons de ne pas combattre. cela ne servirait à rien d'autre qu'à nous fatiguer. nous parlons à voix basse à celles qui veulent entendre. nous ne mourons pas.

Nous choisissons de ne plus nous évertuer à poursuivre ce fantasme d'une voix qui serait égale, d'une parole qui serait à la fois concise et féconde, toujours polie et jamais confuse; qui serait aussi jolie qu'exacte, aussi confiante que naturelle. Que nous tentions par tous les moyens d'être infaillibles n'arrive qu'à nous atterrer. Tranquillement et à force de répétitions, nous attendrissons l'espace où nous nous tenons<sup>99</sup>. Nous offrons nos corps à la honte, lui présentons nos ventres, nos mains, nos gorges. Nous ne sommes plus accablées par elle —

[n]ous avons décidé de jouer quand même  
de nous réveiller avec le soleil  
de recoudre un par un nos membres déchirés  
de tracer une ligne entre les noms et les trahisons  
prêtes à tout faire sauter pour en finir enfin  
devant l'ennemi nous nous roulons dans son odeur  
nous avons décidé d'incarner la bête  
par précaution [...] <sup>100</sup>

Nous nous rendons à elle, faisons de l'échec une pratique à laquelle nous nous consacrons. Nous acceptons l'insuffisance, la précarité de toute parole : cela engage une vérité<sup>101</sup>.

En écrivant, j'embrasse la discrétion à laquelle il est attendu que je me plie. Je réclame ce corps depuis lequel je parle comme le lieu de ma résistance, cette difficulté que j'ai à dire comme la trace des violences que je traîne. Je n'espère pas faire mieux. Je m'incline devant la honte que je porte : il en va moins d'une capitulation que d'une révérence. Plutôt qu'à la persévérance, je m'entraîne au renoncement. À la suite de J. Halberstam, qui imagine un féminisme qui prendrait racine en un négativisme effronté, en une sorte de refus fondamental de l'ordre des choses<sup>102</sup>, je revendique l'irrésolution, l'hésitation, le détournement, comme

<sup>99</sup> Isabelle Dumais, *Les grandes fatigues*, Montréal : Le Noroît, coll. Poésie, 2019, p. 106.

<sup>100</sup> Laurie Bédard, *op. cit.*

<sup>101</sup> Anne Dufourmantelle (2013), *op. cit.*, p. 29.

<sup>102</sup> À ce propos, Halberstam écrit : This feminism [...] offers spaces and modes of unknowing, failing, and forgetting as part of an alternative feminist project, a shadow feminism which has nestled in more positivist accounts and unraveled their logics from within. This shadow feminism speaks in the language of self-destruction, masochism, an antisocial femininity, and a refusal of the essential bond of mother and daughter that ensures that the daughter inhabits the legacy of the mother and in doing so reproduces her relationship to patriarchal forms of power. (Je souligne) (Traduction libre : Ce féminisme [...] offre des espaces et des modes de désapprentissage, d'échec et d'oubli, qui se présentent comme une partie d'un projet féministe alternatif, un féminisme de l'ombre qui a trouvé son origine dans des approches plus positivistes, puis les a déconstruites depuis l'intérieur. Ce féminisme de l'ombre parle la langue de l'auto-destruction, du masochisme, d'une féminité antisociale, et d'un refus du lien essentiel entre mère et fille, qui assure que la fille poursuive le legs de la mère, et, de fait, qu'elle reconduise sa relation au pouvoir patriarcal.) J. Halberstam, *The Queer Art of Failure*, Durham : Duke University Press Book, 2011, p. 124.

des manifestations de formes nouvelles d'agentivité. Au rêve de succès, à l'aspiration au pouvoir et à la grandeur, j'oppose la rupture, l'abandon, l'impudence, la passivité<sup>103</sup>.

À la mine, dans le cahier que je laisse à attendre sur ma table de travail, je fais la liste des choses pour lesquelles je refuse de m'épuiser encore — reprendre le dessus, me tailler une place, vaincre la peur que j'ai des trottoirs après le verglas, apprendre à patiner; que l'on me reçoive là où je sais d'avance que je ne serai pas la bienvenue, que l'on m'entende lorsque le ton monte, que je puisse compter chacune de mes côtes à seulement les voir paraître sous la peau.

Quelque chose, lentement, se clarifie : la honte envers laquelle nous nous montrons hospitalières ne cherche plus à assiéger nos corps. Il ne lui sert plus de travailler à étouffer nos voix — voici qu'elles se laissent être. En ne considérant plus la honte comme un symptôme de quelque mal dont il me faudrait absolument guérir<sup>104</sup>, j'apprends à nous soigner toutes les deux. Je fais avec.

La honte façonne l'écriture, donne aux poèmes de parler une langue qui se rapproche de celles, *discrètes*, que décrit Laurence Olivier :

Les langues discrètes sont un inconfort de la langue. Mais cet inconfort ne correspond pas exclusivement à leurs « anomalies » lexicales ou syntaxiques; il relève plutôt d'un demi-dire, d'une pudeur. Les langues discrètes sont *à côté*, elles n'aboutissent pas. Elles sont traversées par l'échec.

Voilà leur discrétion : elles ne sont pas affirmatives. Elles sont enfouies, souterraines, elles cachent (mais mal — d'où l'inconfort) un rapport à l'intime que trahit le souffle, la respiration<sup>105</sup>.

Cette voix qui écrit se constitue par « trouées, retours et superpositions<sup>106</sup> ». Elle ne cherche pas à résoudre, elle prend valeur de reste<sup>107</sup>. La parole qu'elle articule procède par effacements, par silences et par répétitions — les mêmes mots, les mêmes motifs, les mêmes

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>104</sup> Serge Tisseron, *op. cit.*, p. 111.

<sup>105</sup> Laurence Olivier, *Répertoire des villes disparues*, suivi de *Langues discrètes*, [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal], 2014, p. 146

<sup>106</sup> René Lapierre, *op. cit.*, p. 158.

<sup>107</sup> Laurence Olivier, *op. cit.*, p. 148.

constructions syntaxiques; les mêmes chutes, les mêmes reprises. Elle évite, elle oublie. Les manques qu'elle laisse paraître permettent de prendre « la mesure de ce qui a été détruit, humilié<sup>108</sup> ». Olivier, encore, explique, à propos des langues discrètes, qu'elles

tiennent à presque rien [, qu'à] tout moment, en vérité, elles manquent leur coup : elles ne parlent pas *de*, ni *sur*, elles sont poreuses, et portent la marque de ce qui les traverse. Elles sont passages<sup>109</sup>.

Les poèmes que la honte travaille parlent *avec*. S'ils ne la repoussent pas, qu'ils lui accordent la grâce de lui donner lieu, ils résistent néanmoins à la destruction lente et orchestrée de nos voix. Cela se fait du même souffle : laisser la honte arriver, refuser la disparition.

En consentant à ce que la honte l'accompagne, la voix accède à plus de franchise : elle accepte d'être faillible, et que sa sensibilité prévale. De fait, elle s'extirpe de l'ordre patriarcal qui a fait de la dureté un gage de puissance. Elle trouve la sienne ailleurs : l'écriture l'amène à trouver dans la douceur à laquelle elle la convie quelque chose d'une force insoupçonnée. Cette douceur, en effet, n'est pas une disposition toute naturelle de l'être mais une inconvenance, une « force de résistance symbolique prodigieuse<sup>110</sup> ». À l'instar de la discrétion, elle désigne une posture; elle n'est pas une qualité des poèmes mais la condition-même de leur écriture. Aussi Anne Dufourmantelle écrit-elle, à propos de la douceur, qu'« [e]lle ne se munit d'aucun pouvoir, d'aucun savoir<sup>111</sup> », et que « [c]e qu'elle sublime est l'accès même au vivant<sup>112</sup> ». Elle invite celle qui s'y adonne à se laisser entamer par la douleur, à ne plus combattre mais à accueillir. En retournant l'effraction traumatique en création<sup>113</sup>, elle rouvre la plaie. Elle permet les bouleversements et les déchirures, donne aux catastrophes de survenir. Que l'on ait pris le parti de les recouvrir ou de les ignorer n'a de toute façon pas suffi à les retenir tout à fait. En se rattachant à la douceur, la voix s'ouvre à « la possibilité d'exister et de se remettre en rapport avec la joie<sup>114</sup> ». C'est de cette acceptation radicale de sa propre fragilité qu'elle tire toute sa puissance.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>109</sup> *Idem*

<sup>110</sup> Anne Dufourmantelle (2013), *op. cit.*, p. 26.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>114</sup> Andréane Frenette-Vallières, p. 95.

Cela ne va pas de soi : que la voix se laisse altérer par la honte ne la compromet pas. Tout à l'inverse, dans l'écriture, plutôt que de contraindre au mutisme ou d'astreindre au mensonge, la honte indique une limite qu'il importe non pas d'outrepasser, mais de considérer avec attention<sup>115</sup>. Elle n'est pas un interdit, elle est un *phénomène*<sup>116</sup> : quelque chose arrive. Il faut s'y attarder. Cette limite que la honte signale dit quelque chose de l'instabilité du sol sur lequel le corps se tient, quelque chose aussi de la vulnérabilité de ce corps duquel émerge la voix : elle demande, encore, à être écoutée. Or, *écouter* n'équivaut ni à obéir ni à céder — à entendre, d'abord, puis à exaucer.

À cet égard, dans la caractérisation qu'il ébauche de la voix en tant qu'elle est une dynamique<sup>117</sup>, Lapierre affirme que « [s]i la voix perd sa référence au corps, elle se fait violence et s'abstrait. Elle excède sa limite et se brise<sup>118</sup>. » Alors qu'elle exerce sur la voix une sorte de résistance, la honte la rappelle au corps, à ce qu'elle « relève d'une théorie des corps<sup>119</sup> ». Elle permet que les ouvertures que le poème pratique ne soient pas de nouvelles violences. Lapierre souligne, par ailleurs que « [c]e qui résiste ne peut pas être maîtrisé, seulement reconnu<sup>120</sup> », et que « [r]econnaître est un acte d'amour<sup>121</sup> ».

Amenées par la force des choses à composer avec la honte, nous apprenons, petit à petit, à lui faire confiance. La limite qu'elle rapporte n'est pas inventée par elle, seulement révélée : elle est inhérente à la voix.

Un renversement s'opère : la honte qui menaçait d'écraser la voix désormais préserve son intégrité. Chaque poème qui l'accueille fait d'elle un don<sup>122</sup>, à la fois une responsabilité et

---

<sup>115</sup> René Lapierre, *op. cit.*, p. 136.

<sup>116</sup> *Idem.* (Je souligne.)

<sup>117</sup> C'est-à-dire, si l'on en suit la définition donnée par le dictionnaire, qu'elle *considère les choses dans leur mouvement, leur devenir.*

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>122</sup> Louise Warren écrit : Doit-on fermer la blessure, la panser, la soigner, la rendre à l'état de cicatrice? Et pourquoi faudrait-il la guérir? La laisser vivre telle qu'elle se présente à l'écrivain, au cœur de l'objet, ne serait-il pas suffisant? Dans *Bleu de Delft*, j'affirme que la tristesse peut être un don, pensant que « la mélancolie dépose un peu plus d'humanité sur le visage du monde ». Peut-on percevoir la blessure comme une force tout intérieure,

une chose fragile que l'on offre comme un présent : des mains tendues, paumes retournées.  
Nos solitudes s'élargissent.

/

**peu nombreuses sont celles qui nagent sans craindre la profondeur**<sup>123</sup>

pour ma grand-mère prendre soin prenait la forme d'une présence égale et de peu de mots. c'est en la côtoyant que j'ai appris par coeur les gestes qui arrivent à soigner. cela relève autant de l'intuition que de la pratique. souvent cela signifie : accueillir, patienter, respirer longuement, porter attention. parfois cela nécessite de laisser faire.

je ne guéris pas. cette honte est la mienne.

---

<sup>123</sup> Noémie Roy, *op. cit.*, p. 84.

L'une des peurs qui me gardaient d'écrire était celle de perdre quelque chose : le secret de ma honte, la possibilité de m'y réfugier, une manière d'être au monde; que je me découvre laide et que cela m'anéantisse, que cette blessure que je m'efforçais de recouvrir ne puisse plus exister que béante. J'ai mis longtemps à comprendre que cette honte, que cette plaie, de toute façon, ne se refermerait pas, qu'il ne servirait à rien que j'attende ou que je me fatigue à essayer : je devais laisser faire. Il ne s'agissait pas de *laisser tomber*, d'abandonner en tout, mais d'avoir confiance<sup>124</sup>. Louise Warren écrit :

J'accepte la blessure pour la blessure comme le bleu pour le bleu. [...] Voilà ce qui m'enlève tout désir de la guérir. N'est-ce pas elle qui est à m'apprendre encore, n'est-ce pas elle qui a encore à me donner, ne suis-je pas dans un état de réceptivité suffisamment intense au moment où j'écris ces lignes pour accueillir ce don, ne suis-je pas dans un mouvement circulaire qui fait que, dès à présent, je veux donner tout ce que j'ai au mot lueur, au mot bleu<sup>125</sup>.

En ne cherchant plus à évacuer la honte, en promettant plutôt de lui offrir d'avoir lieu, je permet à ce corps que je partage avec elle d'enfin trouver du repos<sup>126</sup>. L'écriture ne cherche pas à panser, elle ne tâche ni de recouvrir, ni de recoudre, ni de rétablir. Elle est un « acte d'écoute et de consolation<sup>127</sup> ». Le soin qu'elle apporte n'est pas un antidote, il est tout juste un apaisement. À cette expérience que nous faisons de notre vulnérabilité en tant qu'exposition (aux reproches, aux humiliations, à la violence) se juxtapose celle, nouvelle, d'elle comme une force de résistance. La première n'est pas remplacée par la seconde : ne se soustrait pas qui veut à l'ordre immémorial de la soumission de certains corps à d'autres. Seulement, plusieurs vérités trouvent à coïncider.

Nous n'avons d'autre lieu que la catastrophe de nos hontes additionnées depuis lequel parler; « nous n'avons pas tourné le dos au désastre[,] c'est notre seule maison nous en avons ouvert les volets<sup>128</sup> ». Nous cherchons à souffler. Nous provoquons des courants d'air. C'est

<sup>124</sup> René Lapiere, *Figures de l'abandon*, Montréal : Les herbes rouges, coll. Essai, 2002, p. 12.

<sup>125</sup> Louise Warren (2005), *op. cit.*, p. 121.

<sup>126</sup> Boris Cyrulnik, en effet, note que « [r]ien n'épuise plus un organisme que l'inhibition, la contrainte à ne pas bouger, à ne pas dire, comme un gibier qui s'immobilise dans une posture d'alerte. » Boris Cyrulnik, *op. cit.*, p. 23.

<sup>127</sup> Louise Warren (2005), *op. cit.*, p. 31.

<sup>128</sup> Chloé Savoie-Bernard, *Sainte Chloé de l'amour*, Montréal : L'Hexagone, 2021, p. 73.

là, dans les poèmes que nous sommes à écrire et dans ceux qui nous trouvent, dans ce souhait que nous faisons de seulement mieux respirer, que nous nous rencontrons.

Je reviens à cet extrait d'un recueil dont la voix m'accompagne, le relis jusqu'à ce qu'il me transporte :

Il existe un couvent englouti sous les fleuves  
 où se croisent les poissons les soeurs les sorcières  
 qui prient tout le jour se nourrissent d'algues et de verre  
 prient encore sous la vase et se décomposent  
*qui a jeté mes soeurs aux truites*  
*qui a noyé le couvent sous les fleuves*  
 les filles tremblent, les poissons rigolent  
 les sorcières ressuscitent et assèchent les rivières<sup>129</sup>

Le poème (cette clairière, ce couvent, cette demeure) a quelque chose des noues que Marielle Macé s'affaire à décrire et dont elle explique qu'elles se forment, par exemple, dans les bras morts des rivières, qu'elles évoluent tantôt en marécages, tantôt en lacs temporaires<sup>130</sup>. Lorsque des crues surviennent, les noues recueillent les eaux; elles « permet[tent] d'en maîtriser le ruissellement ou l'évaporation, de reconstituer les nappes souterraines et de ménager les terres<sup>131</sup> ». Elles « se souviennent des destructions et des exploitations, elles font accueil aux luttes, rouvrant ces lits de rivières anciennes "où les eaux tendent à revenir en cas de débordements"<sup>132</sup> ». *Les sorcières ressuscitent les rivières* — les poèmes dans lesquels nous nous retrouvons donnent à ce qui nous déborde d'avoir cours. Tandis que la honte qui nous esseule en nous forçant au secret travaille à l'encontre de l'émergence de quelque solidarité<sup>133</sup>, celle qui trouve à se déposer dans les poèmes nous amène, au contraire, à nous retrouver. Aussi honteuses que nous sommes vivantes, nous nous reconnaissons. Cela est grandiose. *Liées, nous ne disparaissions pas*<sup>134</sup>.

Alors qu'à nouveau je m'égaré dans des lectures qui m'éloignent de la recherche plus qu'elles ne la font avancer, j'apprends que des poussières, des particules de terre, des

<sup>129</sup> Anna Babi, *op. cit.*, p. 14.

<sup>130</sup> Marielle Macé, *op. cit.*, p. 10.

<sup>131</sup> *Idem.*

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>133</sup> Sandra Lee Bartky, *op. cit.*, p. 97.

<sup>134</sup> Chloé Savoie-Bernard, *op. cit.*, p. 54.

morceaux de feuilles mortes, des carapaces d'insectes et des spores collent aux tapis de mousse puis s'accumulent à leur base, et qu'à la longue, de la terre meuble apparaît là où il n'y en avait pas auparavant. La désagrégation de matières organiques accueille des filaments de champignons, desquels se nourrissent les collemboles. C'est l'accumulation de restes en processus de décomposition qui permet aux racines de plusieurs plantes de trouver un ancrage. Des fougères poussent sur les mousses qui recouvrent les parois rocheuses<sup>135</sup>. Je pense — que nous arrivions à faire de nos solitudes des maisons assez grandes pour que nous y soyons nombreuses, que nous transformions nos hontes en *courages*<sup>136</sup> nous rapproche de ce qui croît. Encore : *nous ne nous arrachons pas au vivant*.

Cette honte qui est la mienne est celle, aussi, de ma mère, cette peur est celle de ma grand-mère, de mes soeurs, de mes amies. Ma voix les contient toutes. Elles me tiennent en retour. Robin Wall Kimmerer, dans un ouvrage qu'elle consacre à la réciprocité, écrit, à propos de populations de noyers qui, reliés les uns aux autres par leurs racines, agissent comme en collectivité : « Through unity, survival. All flourishing is mutual<sup>137</sup>. » Nos voix, chacune, et ensemble, oeuvrent à dénouer.

Ainsi, plutôt qu'à nous libérer de la honte, nous en venons à la libérer, elle<sup>138</sup>. Nous nous résolvons à parler avec ce qui nous empêche. Nous cédon à ce que nous sommes faillibles : ce n'est pas une faute. En chœur, nous clamons : *ces voix sont honteuses, ces corps, empêtrés*.

Ce n'est pas une faute. Nous ne nous excuserons pas.

---

<sup>135</sup> Robin Wall Kimmerer, *Gathering Moss : A Natural and Cultural History of Mosses*, Corvallis : Oregon State University Press, 2003, p. 55.

<sup>136</sup> Dans *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* : « Émilie. [...] les vanilles les sangs les poivres/ les hontes et tout ce qui est unique/ les solitudes les mondes les vanités/ les temps les courages les morts/ les réalités les passages/ si les pluriels ne nous enveloppent pas/ en un sentiment délicieux de relativité/ les pluriels ne nous envelopperont jamais/ tant pis pour nous qui avons notre chance [...] » Michel Garneau, *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*, Outremont : Lanctôt Éditeur, coll. : Théâtre, 2000, p. 36.

<sup>137</sup> Robin Wall Kimmerer, *Braiding Sweetgrass. Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge and the Teaching of Plants*, Minneapolis : Milkweed Editions, 2020 (2013), p. 20. (Traduction libre : Par l'unité, la survie. Toute floraison est mutuelle.)

<sup>138</sup> René Lapierre (2011), *op. cit.*, p. 133.

## ANNEXE

à la page 100 : La honte est cette manière affligée de se concevoir comme inadéquat·e ou diminué·e; elle requiert, sinon un public réel devant lequel mes défauts seraient étalés, un public intériorisé, et qui a la capacité de me juger — de là, des standards de jugement intériorisés. Plus encore, la honte requiert la reconnaissance que je *suis*, de façon importante, telle que je suis *vue*.

à la page 103 : Typiquement, [les femmes] manquons absolument d'une confiance en nos corps, en ce qu'ils nous mèneront à nos fins. D'une part, souvent, nous ne croyons pas que nous avons la capacité de faire ce qui doit être fait. [...] L'autre part de cette hésitation trouve à se révéler, il me semble, dans la peur que nous avons de nous blesser, qui est plus importante chez les femmes que chez les hommes.

à la page 104 : La culture et la société dans laquelle évolue la femme la définissent comme l'Autre, comme le corrélat non-essentiel de l'homme, comme un simple objet et comme immanence. De fait, elle est privée de l'autonomie, de la créativité et de la subjectivité qui sont déterminantes de l'expérience humaine et qui, dans la société patriarcale, sont accordées à l'homme. Toutefois, parce qu'elle mène une existence humaine, la femme est nécessairement subjectivité et transcendance — ce sont des caractères qu'elle incarne en toute conscience. Celle qui embrasse le féminin dans une société patriarcale est donc prise avec une contradiction : en tant qu'elle est humaine, elle se sait un sujet libre, et participant à la transcendance, mais sa situation en tant qu'elle est une femme lui refuse cette subjectivité et cette transcendance.

à la page 114 : Il a été remarqué, à propos de mes écrits, que j'y insiste sur la notion d'attention. Cela a commencé assez simplement : observer que la manière dont le pic vole est infiniment différente de celle qu'a l'hirondelle de jouer dans l'air doré de l'été. [...] L'attention sans les sentiments, je commençais à le comprendre, n'est qu'un compte-rendu. Une ouverture — une empathie — était nécessaire si l'attention importait. [...]

à la page 117 : Une écoute réelle, entière, requiert que l'on apprenne à être véritablement attentif·tive aux autres, et à cultiver la patience et la confiance. [...] Alors qu'un grand intérêt est accordé à « parler » — avoir une « voix » — dans la politique, et qu'un intérêt modéré est accordé au fait d'être « entendu·e » par les autres, il est présumé que ces autres sauront comment, et seront disposé·es à écouter ces voix.

## BIBLIOGRAPHIE

**Ouvrages théoriques**

- Bartky, Sandra Lee. *Shame and Gender. Femininity and Domination : Studies in the Phenomenology of Oppression*, Londres : Routledge, 1990, pp. 83-98.
- de Beauvoir, Simone. *Le deuxième sexe I*, Paris : Gallimard, coll. Folio Essais, 2015 (1949), 411 p.
- Bourgault, Sophie. Repenser la « voix », repenser le silence : l'apport du care, Dans Bourgault, Sophie et Julie Perreault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal : les Éditions du remue-ménage, 2015, pp. 163-186.
- Brassard, Denise. *La sagesse de l'ours*, Montréal : Le Noroît, coll. Chemins de traverse, 2017, 210 p.
- Chawaf, Chantal. *Le corps et le verbe: la langue en sens inverse*, Paris : Presses de la Renaissance, coll. Les Essais, 1992, 294 p.
- Chollet, Mona. *Sorcières : La puissance invaincue des femmes*, Paris : Zones, 2018, 256 p.
- Couchard, Françoise. *Emprise et violence maternelles*, Paris : Dunod, 1991, 280 p.
- Cyrulnik, Boris. *Mourir de dire. La honte*, Paris : Odile Jacob, 2010, 260 p.
- Dufourmantelle, Anne. *La femme et le sacrifice : d'Antigone à la femme d'à côté*, Paris : Denoël, 2018. 299 p.
- \_\_\_\_\_. *Puissance de la douceur*, Paris : Payot, coll. Manuel Payot, 2013, 180 p.
- Duras, Marguerite. *Écrire*, Paris : Gallimard, 1993, 143 p.
- Federici, Silvia. *Le capitalisme patriarcal*, Paris : La fabrique, 2019, 192 p.

- de Gaulejac, Vincent. *Les sources de la honte*, Paris : Desclée de Brouwer, 2008 (1996), 315 p.
- Froidevaux-Metterie, Camille. *Seins : en quête d'une libération*, Paris : Points, coll. points. féminismes, 2022, 240 p.
- \_\_\_\_\_. *Le corps de femmes. La bataille de l'intime*, Paris : Philosophie magazine Éditeur, 2018, 157 p.
- \_\_\_\_\_. *Un corps à soi*, Paris : Le Seuil, 2022, 352 p.
- Gay, Roxane. *The Alienable Rights of Women. Bad Feminist*, New York : Harper Collins, 2014, 320 p.
- Giasson-Dulude, Gabrielle. *Les chants du mime: en compagnie d'Étienne Decroux*, Montréal : Éditions du Noroît, coll. Essai Noroît, 2017, 145 p.
- Halberstam, J. *The Queer Art of Failure*, Durham : Duke University Press Book, 2011, 211 p.
- hooks, bell. *Communion : the female search for love*, New York : Perennial, 2003, 244 p.
- Irigaray, Luce. *Le corps-à-corps avec la mère*, Ottawa : Les éditions de la pleine lune, 1981, 89 p.
- \_\_\_\_\_. *Éthique de la différence sexuelle*, Paris : Éditions de Minuit, 1984, 200 p.
- Joseph, Sandrina. *Objets de mépris, sujets de langage*, Montréal : XYZ éditeur, 2009, 219 p.
- Lafontaine, Marie-Pier. *Armer la rage. Pour une littérature de combat*, Montréal : Hélio trope, 2022, 110 p.
- Lapierre, René. *Renversements : l'écriture-voix*, Montréal : Les Herbes rouges, coll. Essais, 2011, 161 p.
- Le Breton, David. *Disparaître de soi: une tentation contemporaine*, Paris : Éditions Métailié, coll. Traversées, 2015, 204 p.

- Lorde, Audre et Gay, Roxane. *The selected works of Audre Lorde*, New York : W. W. Norton&Company, 2020, 352 p.
- Macé, Marielle. *Nos cabanes*, Lagrasse : Verdier, 2018, 121 p.
- Martin, Jean-Pierre. *La honte: réflexions sur la littérature*, Paris : Gallimard, 2017, 401 p.
- Merleau-Ponty, Maurice. *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard, 2008 (1945), 537 p.
- Meuret, Isabelle. *L'anorexie créatrice*, Paris : Klincksieck, coll. 50 questions, 2006, 206 p.
- Novarina, Valère. *Devant la parole*, Paris : P.O.L, 2010, 176 p.
- Rich, Adrienne. *Of woman born: motherhood as experience and institution*, New York : Norton, coll. Women's studies, 1995, 322 p.
- Saint-Martin, Lori. *Le nom de la mère: Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise féminine*, Montréal : Alias, 2017, 442 p.
- Smart, Patricia. *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan: se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal : Boréal, 2014, 430 p.
- Tisseron, Serge. *La Honte : psychanalyse d'un lien social*, Paris : Dunod, 2014, 379 p.
- Warren, Louise. *La vie flottante. Une pensée de la création*, Montréal : Éditions du Noroît, coll. Chemins de traverse, 2015, 160 p.
- \_\_\_\_\_. *Apparitions : Inventaire de l'atelier*, Montréal : Nota Bene, 2012, 117 p.
- \_\_\_\_\_. *Objets du Monde : Archives du vivant*, Montréal : VLB Éditeurs, coll. Le soi et l'autre, 2005, 125 p.
- Wall Kimmerer, Robin. *Braiding Sweetgrass. Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge and the Teaching of Plants*, Minneapolis : Milkweed Editions, 2020 (2013), 382 p.

\_\_\_\_\_. *Gathering Moss : A Natural and Cultural History of Mosses*, Corvallis : Oregon State University Press, 2003, 128 p.

Weil, Simone. *La pesanteur et la grâce*, Paris : Éditions Plon, 2019 [1947], 265 p.

Wunker, Erin. *Carnets d'une féministe rabat-joie. Essais sur la vie quotidienne* (traduit de l'anglais par Madeleine Stratford), Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, coll. Les vigilantes, 2018, 200 p.

Young, Iris Marion. *Throwing Like a Girl. Throwing Like a Girl and Other Essays in Feminist Philosophy*, Bloomington et Indianapolis : Indiana University Press, 1990, pp. 141-159.

Zaoui, Pierre. *La discrétion. L'art de disparaître*, Paris : Éditions Autrement, coll. Les Grands Mots, 2013, 185 p.

### **Oeuvres littéraires**

Babi, Anna. *Vivarium*, Outremont : les éditions du passage, 2021, 65 p.

Bédard, Laurie. *Les univers parallèles*. Montréal : Le Quartanier, 2021, 126 p.

Bell, Vanessa. *De rivières*, Chicoutimi : La Peuplade, 2019, 96 p.

Bergeron, Rachel. *Ventres*, Montréal : La Tournure, coopérative de solidarité, 2017, 73 p.

Brisac, Geneviève. *Petite*, Paris : Éditions de l'Olivier, 1994, 121 p.

Brunet Dragon, Sarah. *Cartographie des vivants*, Montréal : Le Noroît, coll. Chemins de traverse, 2018, 179 p.

Colonna, Daria. *La voleuse*, Montréal : Poètes de brousse, 2021, 256 p.

Dignard, Sara. *Te dire où : poésie*, Outremont : les éditions du passage, 2020, 79 p.

\_\_\_\_\_. *Le cours normal des choses : poésie*, Outremont : les éditions du passage, 2015, 51 p.

- Dumais, Isabelle. *Les grandes fatigues*, Montréal : Le Noroît, coll. Poésie, 2019, 184 p.
- \_\_\_\_\_. *La compromission*, Montréal : Le Noroît, 2013, 114 p.
- Dupré, Louise. *Exercices de joie*, Montréal : Le Noroît, 2022, 136 p.
- \_\_\_\_\_. *Tout près*, Montréal : Le Noroît, 2021 (1998), 102 p.
- Garneau, Michel. *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone : théâtre*, Outremont : Lanctôt Éditeur, coll. : Théâtre, 2000 [1981], 96 p.
- Haddam, Mimi. *Petite brindille de catastrophes*, Montréal : La Tournure, 2019, 151 p.
- Lapierre, René. *Figures de l'abandon*, Montréal : Les herbes rouges, coll. Essai, 2002, 97 p.
- \_\_\_\_\_. *Aimée soit la honte*, Montréal : Les herbes rouges, coll. Poésie, 2010, 97 p.
- McWatt, Tessa. *Anatomie de ma honte* (traduit de l'anglais par Chloé Savoie-Bernard), Montréal : Mémoire d'encrier, coll. Roman, 2021, 305 p.
- Marlatt, Daphne. *Ana historique*, (traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné), Montréal : Éditions du Remue-ménage, 1992, 182 p.
- Nothomb, Amélie. *Biographie de la faim*, Paris : Albin Michel, 2004, 268 p.
- Oliver, Mary. *Upstreams : Selected Essays*, New York : Penguin Press, 2016, 178 p.
- \_\_\_\_\_. *Our World : photographs by Molly Malone Cook / texts by Mary Oliver*, Boston : Beacon Press, 2007, 88 p.
- Pomerleau-Cloutier, Noémie. *La patience du lichen*, Saguenay : La peuplade, 2021, 248 p.
- Readman-Prud'homme, Camille. *Quand je ne dis rien je pense encore*, L'Oie de Cravan : Montréal, 2021, 105 p.

Rivard, Dominique. *Be Your Own Muse : Through the Splinters of One's Labyrinth*, Glasgow : Brise-Glace, 2021, 101 p.

Roberge, Gabrielle. *Le mouvement des couleuvres : poésie*, Outremont : les éditions du passage, 2020, 117 p.

Roy, Noémie. *Parmi celles qui flambent*, Montréal : Les herbes rouges, coll. Hors-collection, 2021, 95 p.

Savoie-Bernard, Chloé. *Sainte Chloé de l'amour*, Montréal : L'Hexagone, 2021, 101 p.

\_\_\_\_\_. *Fastes*, Montréal, L'Hexagone, 2018, 74 p.

Tapiero, Olivia. *Rien du tout*, Montréal : Mémoire d'encrier, 2021, 132 p.

Warren, Louise. *Vivaces. Atelier mobile de lecture et d'écriture*, Montréal : Le Noroît, 2022, 172 fiches, 23 p.

\_\_\_\_\_. *Apparitions : Inventaire de l'atelier*, Montréal : Nota Bene, 2012, 117 p.

### **Balados**

Ocean Vuong, interviewé par Krista Tippett. (2020, 30 avril). *On Being* (« A Life Worthy of Our Breath »). [Épisode de balado audio] <https://onbeing.org/programs/ocean-vuong-a-life-worthy-of-our-breath-2022/>

Pádraig Ó Tuama, interviewé par Krista Tippett (2017, 2 mars). *On Being* (« This fantastic argument of being alive »). [Épisode de balado audio] <https://onbeing.org/programs/padraig-o-tuama-this-fantastic-argument-of-being-alive/>

### **Mémoires de maîtrise**

Darsigny, Marie. *Trente*, suivi de *L'écriture de la souffrance comme acte de résistance féministe*, [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal], 2018, Archipel. <https://archipel.uqam.ca/11456/1/M15504.pdf>

Frenette-Vallières, Andréane. *Sestrales*, suivi de *Tu choisiras les montagnes*, [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal], 2018, Archipel. <https://archipel.uqam.ca/12100/1/M15802.pdf>

Jetten, Léonie Marion. *Les veilleuses*, suivi de *La naissance du bois*, [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal], 2019, Archipel. <https://archipel.uqam.ca/13711/1/M16408.pdf>

Morin, Alexie. *Chien de fusil*, suivi de *Noyau dur* et *Ouvrir son coeur*, [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal], 2011, Archipel. <https://archipel.uqam.ca/4463/1/M12277.pdf>

Olivier, Laurence. *Répertoire des villes disparues*, suivi de *Langues discrètes*, [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal], 2014, Archipel. <https://archipel.uqam.ca/6461/1/M13472.pdf>

Readman-Prud'homme, Camille. *Pendant se taire*, suivi de *Ce que je suis dans le noir*, [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal], 2018, Archipel. <https://archipel.uqam.ca/14122/1/M15847.pdf>

### **Thèse de doctorat**

Gibeau, Ariane. « *Et maintenant la terre tremble* » : mise en fiction et réinvention de la colère dans la prose narrative des femmes au Québec. [Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal], 2018, Archipel. <https://archipel.uqam.ca/12472/1/D3544.pdf>

### **Articles**

Ahmed, Sara (2022, 1<sup>er</sup> juin). Feminist Ears. *feministkilljoys. killing joy as a world making project*. <https://feministkilljoys.com/2022/06/01/feminist-ears/>

Baron, Agnès. L'expérience de l'anorexie. Enquête littéraire sur une maladie de notre temps. *Le Débat*, numéro 157, 2009, pp. 174-192.

Collin, Françoise. Un héritage sans testament. *Les Cahiers du GRIF*, vol. 34, n° 1, 1986, pp. 81-92.

Corcos, Maurice. Le féminin et le maternel dans l'anorexie mentale, une passivité créatrice : ceci n'est pas une femme. *L'Évolution Psychiatrique*, vol. 68, n°2, avril 2003, pp. 233-247.

Martineau, Richard (2022, 7 juin). Les seins sont [aussi] des organes sexuels!. *Le Journal de Montréal*.  
<https://www.journaldemontreal.com/2022/06/07/les-seins-sont-aussi-des-organes-sexuels>

Mavrikakis, Catherine (2015, 8 mars). Le travail de la colère. *Françoise Stéréo*.  
<http://francoisestereo.com/le-travail-de-la-colere/>

Rich, Adrienne. La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne. *Nouvelles Questions Féministes*, n° 1, mars 1981, pp. 15-43.

Robinson Fiona. Stop Talking and Listen : Discourse Ethics and Feminist Care Ethics in International Political Theory Millenium. *Journal of International Studies*, vol. 39, n°3, mai 2011, pp. 845-860.

### **Composition musicale**

Lafleur, Stéphane. « La journée qui s'en vient est flambant neuve », dans *Astronomie* [Enregistrement sonore], Montréal : Bravo musique, 2012.

### **Oeuvre plastique**

Maple, Andy. *Pluie. Équinoxe. Soleil*. [Sculptures], Le Livart, Montréal, Canada, 2021.

### **Publication sur Instagram**

Vickie Grondin [@vickie.gr]. *courte étude d'auto-câlin* [Vidéo], Instagram, 8 novembre 2021. <https://www.instagram.com/p/CWA6qWFD084/?hl=fr>